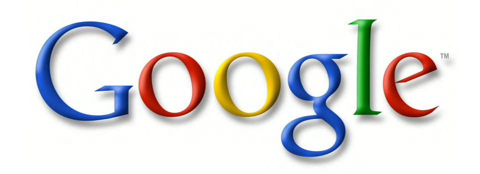
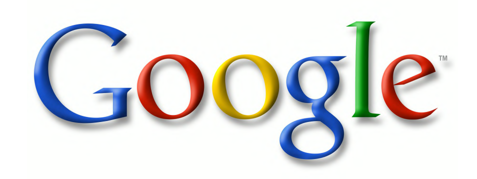
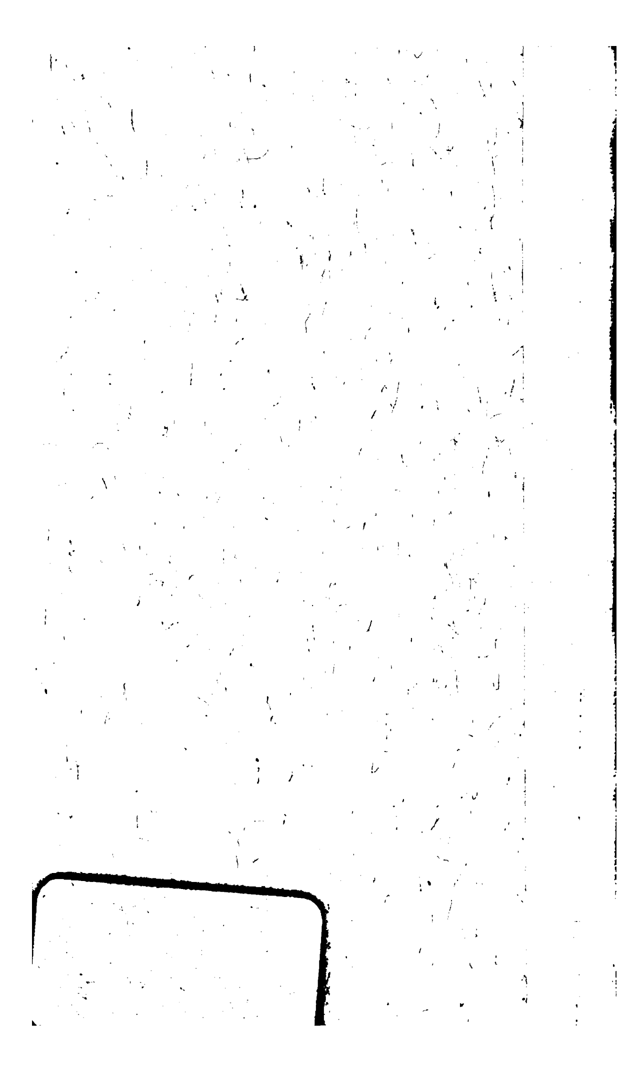






(Delafaye, A[illegible]

N[illegible]

T. 1.er Frontispice.



C'est notre Oncle! s'écrient-ils tous à la fois

P. 26.

LES SOUPERS

De Famille,

OU

NOUVEAUX CONTES

MORAUX, INSTRUCTIFS ET AMUSANS POUR LES ENFANS,

AVEC SEIZE JOLIES GRAVURES;

PAR Mme. JULIE DELAFAYE (BRÉHIER).

TOME PREMIER.



PARIS,
A LA LIBRAIRIE D'EDUCATION
D'ALEXIS EYMERY, RUE MAZARINE, N°. 30.

1817.

PRÉFACE.

Je n'achève jamais un livre à l'usage de la jeunesse, qu'il ne me vienne aussitôt une pensée décourageante. A quoi cela servira-t-il, me demandé-je à moi-même? et qu'ai-je pu dire que des auteurs mille fois plus instruits et plus ingénieux que moi n'aient déjà publié sur le même sujet? Berquin si naïf, si gracieux, si naturel, n'a-t-il pas

repris tous les vices que je signale ? n'a-t-il pas exalté toutes les vertus que je loue ? Mais à ces justes réflexions en succède une autre plus consolante, et qui n'est pas, je crois, moins vraie : c'est qu'entraînés par l'inconstance naturelle à l'homme, nous quittons tous les jours des ouvrages excellens pour des ouvrages médiocres.

Et pourquoi les enfans seraient-ils plus sages que nous ? peut-on exiger d'eux une perfection de goût qui nous manque à nous-mêmes? Ainsi donc, puisqu'ils aiment comme nous

A ma Sœur.

C'EST à toi que je dédie ce nouvel ouvrage, ma bonne et aimable sœur, à toi, mon amie naturelle, et que j'aurais choisie si la Providence ne m'avait prévenue par un si doux présent. T'en adresser l'hommage, ma chère Nancy, c'est le placer sous la protection des grâces, de l'esprit et de la bonté. Je m'excuserais auprès de toute autre, de la médiocrité de mon présent; mais tel qu'il est, je suis certaine que tu le recevras avec joie : quoique tu sois capable d'apprécier les meilleurs

ouvrages, et que tu prennes goût aux lectures les plus sérieuses, ton esprit ne méprise point les peintures naïves de l'enfance; ce qui part de mon cœur trouve aisément la route du tien. Tu aimeras les scènes douces et tendres que j'ai décrites dans le cours de ces nouvelles *; tu te plairas au spectacle d'une famille dont tous les membres se chérissent. Dans cette agréable conviction, il me reste encore un vœu à former; c'est que mon ouvrage réunisse, comme celle à qui je le dédie, les avantages qui charment l'esprit aux qualités plus précieuses qui attachent le cœur.*

JULIE DELAFAYE, NÉE BRÉHIER.

à varier leurs plaisirs au risque de perdre au changement, si nous ne pouvons leur offrir des leçons aussi agréables que celles de nos devanciers, faisons au moins qu'ils rencontrent partout des maximes aussi pures; peignons-leur sous toutes les formes la laideur du vice et la beauté de la vertu. Comme ils n'apprennent à lire qu'à force de répéter les sons des lettres et des syllabes, ce n'est aussi qu'à force de reproduire de mille manières différentes à leur imagination mobile, les inconvéniens d'un défaut et les avantages

d'une bonne qualité, qu'on parvient à étouffer en eux le germe des inclinations vicieuses, et à leur imprimer le goût des actions louables.

Quoique bien persuadée que les jeux brillans de l'imagination ne valent pas l'aimable simplicité de la nature, cependant pour tenir l'attention de mes jeunes lecteurs constamment éveillée par la variété de mes tableaux, j'ai cru devoir mêler quelquefois à mes narrations un peu de merveilleux.

Je sais bien que quelques personnes blâment les Contes des

Fées, comme propres à gâter le jugement des enfans, en donnant une fausse direction à leurs idées ; mais c'est, je pense, une crainte frivole. Les féeries sont en général trop extravagantes pour être dangereuses. Nous avons tous pris plaisir, dans notre enfance, aux contes naïfs de Perrault, sans que ces fictions bizarres aient fait sur nous d'autre sensation que celle d'un plaisir vif et passager. Le merveilleux glisse sur l'imagination, et la moralité qui le suit s'insinue et se grave dans le cœur. Pourvu enfin que la liqueur

reste pure au fond du vase, il importe assez peu de quels ornemens ses bords soient embellis.

Je dis *embellis*, parce que, quelque genre qu'adopte un conteur, du merveilleux ou du naturel, sa première obligation c'est de plaire. La morale la plus pure ou l'instruction la plus solide ne peut se passer de l'élégance et de la clarté du style. Il faut que les enfans en recevant des leçons de sagesse, apprennent aussi à parler purement et d'une manière agréable: car s'il ne convient pas de leur

tenir un langage trop au-dessus de leur intelligence, il convient encore moins de leur présenter des locutions impropres ou des expressions triviales. Le chemin entre ces deux écueils est difficile. Je n'ose me flatter d'avoir toujours suivi la bonne route ; mais au moins ai-je fait tous mes efforts pour ne pas m'en écarter.

LES SOUPERS
DE
FAMILLE.

Premier Souper.

Le capitaine Pamphile, arrivé depuis deux jours de son dernier voyage sur mer, se promenait, la pipe à la bouche, dans les belles avenues du château du comte Ildefonse, son frère aîné. Il admirait ces arbres magnifiques sous lesquels il avait joué si souvent dans son enfance, et il resta un moment devant l'un d'entre eux, d'où il se ressouvenait d'être tombé un jour, en voulant y

attacher la corde d'une escarpolette. Ce jour-là, le comte Ildefonse devait aller à Paris avec leur père pour choisir un fusil de chasse. Ildefonse et Pamphile n'étaient alors que des enfans, et l'on sait que le premier fusil qu'un jeune homme possède est quelque chose de bien précieux pour lui. Cependant le comte, désespéré de l'accident de son frère, qui s'était démis le poignet, ne voulut point l'abandonner, quoiqu'il le vît entre les bras d'une mère tendre et de quelques autres parens. Il demeura près de lui jusqu'à son parfait rétablissement, pleurant lorsqu'il le voyait souffrir, et se livrant à la joie aussitôt qu'il paraissait tranquille. Maintenant que

les deux frères étaient devenus vieux, ils s'aimaient toujours avec une égale tendresse; et le capitaine en se retirant du service, au bout de vingt années d'absence, ne voulait point d'autre maison que celle du comte. Tous deux ils avaient servi leur Roi avec fidélité, l'un sur terre et l'autre sur mer; tous deux ils en avaient reçu, pour prix de leurs travaux, cette récompense antique et glorieuse qui porte le nom de St.-Louis. Pamphile, attendri par ces différentes pensées que la vue d'un arbre avait fait naître dans son esprit, ôta sa pipe de sa bouche, fit deux ou trois tours d'allée en s'essuyant les yeux, et retourna auprès de son frère, dans le dessein

de lui rappeler de si doux souvenirs.

En passant dans la salle à manger, il vit une table de quinze couverts. Pamphile avait compté souper tête à tête avec son frère, et déjà il se faisait une fête de lui parler de mille petites circonstances relatives à leur jeunesse, qui lui revenaient en foule dans la mémoire. La vue de cette grande table les chassa tout-à-coup ; il fronça le sourcil, et entra de fort mauvaise humeur dans le cabinet de son frère.

— Morbleu ! M. le comte, s'écria-t-il, je viens de voir une chose qui me déplaît. Quoi ! il n'y a pas encore deux jours que je suis avec vous, et déjà vous êtes fatigué de

la douce solitude dans laquelle nous vivons ensemble ! J'avais mille choses à vous dire ce soir, et cependant au lieu de l'aimable entretien sur lequel je comptais, vous me jetez au milieu d'une foule de personnes! Non, ce n'est pas ainsi qu'on en use avec un frère, et pour moi je vous avertis que je soupe tout seul dans mon appartement.

— Mon frère, répondit le comte en souriant, prenez-vous mes enfans pour des étrangers, et ne souffrirez-vous pas qu'ils soient aussi de notre compagnie ?

— Oh ! quant à vos enfans, je les embrasserai avec joie, répliqua le capitaine ; il y a si long-temps que je n'ai vu Théodore, Caroline, et

cette petite Arsène avec son air mutin. Ces chers enfans ! qu'ils viennent : je brûle de les serrer dans mes bras.... Mais, morbleu ! mon frère, cela ne fait pas quinze personnes.

— Oubliez-vous, mon cher Pamphile, continua le comte, que Théodore, Caroline, et jusqu'à cette petite Arsène, sont devenus un père et des mères de famille, et que leurs enfans sont aussi les miens ? Théodore en a trois ; Henri, qui est l'aîné, vous plaira par son air raisonnable et sage, quoiqu'il n'ait pas encore quatorze ans. Gustave, son frère, est déjà un petit chevalier Sans-Peur, que nous espérons rendre aussi sans reproche. Nous avons surnommé le troisième Galaor, à

cause de son extrême légèreté. Comme le frère d'Amadis, tout lui plaît, rien ne l'attache; c'est un franc étourdi. Juliette, Victorine, Paulin et Louise, doivent le jour à Caroline. La première est un peu orgueilleuse; nous avons peine à combattre ce penchant: elle est du même âge qu'Henri. Victorine joint à une grande douceur d'heureuses dispositions pour les talens; elle cultive avec succès le dessin et la musique. Paulin ne vous parlera que de vaisseaux, que de découvertes; il est, pour ainsi dire, voyageur né. A peine âgée de six ans, Louise n'a point encore de caractère déterminé.

—Vous ne me parlez point de la

famille d'Arsène, demanda Pamphile.

— Elle se compose d'une seule fille de huit ans, nommée Elisabeth, répondit le comte. Arsène, devenue veuve, a réuni sur sa fille toutes ses affections ; et sa tendresse pour elle est si vive, que la petite s'en prévaut un peu : elle ressemble à ce qu'était sa mère dans son enfance, c'est-à-dire, qu'elle se montre quelquefois trop volontaire ; mais nous espérons la corriger de ce défaut dont Arsène ne conserve plus la moindre trace.

— Morbleu ! mon frère, reprit le capitaine attendri, mais qui ne voulait pas le laisser connaître, tant de marmots ensemble doi-

vent faire un tapage de tous les diables.

—Il est vrai, répondit le comte, que le château est un peu plus bruyant lorsqu'ils y sont; mais figurez-vous quelle douceur j'éprouve à voir aller et venir librement autour de moi ces jeunes rejetons de trois enfans que j'aime! L'un me lira une fable de sa composition; l'autre me demandera à quel âge on peut devenir capitaine de dragons : celle-ci me vantera une étoffe à la mode; celle-là me chantera une chanson nouvelle; les plus petits se mettront à cheval sur mes jambes, ou me grimperont le long des épaules. Tous me chérissent et se font une fête de venir passer ici une

journée avec leur vieux grand-père.

— Que j'ai été sot de rester garçon ! murmura entre ses dents le capitaine ; et il se détourna pour essuyer une larme qui lui échappait.

— Ce soir il y aura grand couvert par une double raison, continua le comte. D'abord, c'est que je les ai prévenus de votre arrivée ; ils comptent vous surprendre, et je m'en réjouissais aussi. En second lieu, c'est aujourd'hui jeudi, jour auquel j'ai fondé un souper de famille que je donne chaque semaine, et à la suite duquel je suis dans l'usage de raconter une histoire. Celui qui a commis quelque faute importante est exclu du souper, et jus-

qu'ici j'ai eu le plaisir de ne voir personne sujet à cette sévère ordonnance.

—Fort bien, mon cher frère, répartit Pamphile en se promenant dans la chambre ; je vois que vous êtes fort heureux, et je vous en félicite. Il vaut beaucoup mieux se marier comme vous avez fait, que de fumer sa pipe sur le tillac d'un vaisseau.

—N'ayez aucun regret, cher Pamphile, reprit affectueusement le comte. Vous êtes aimé autant qu'on peut l'être, et toute ma famille est aussi la vôtre.

Le comte parlait encore, lorsque trois voitures entrèrent dans la cour. Au même instant un bruit

confus de petites voix qui se recommandaient tour-à-tour le silence, éveilla les échos solitaires du grand escalier du château. Le murmure s'augmente du fracas des portes; celle de M. Ildefonse s'ouvre précipitamment, et une troupe de beaux enfans se jette dans ses bras paternels.

— Où est notre oncle ? s'écrient-ils tous à la fois.

M. Ildefonse leur montre Pamphile qui, appuyé dans un coin, pleurait et riait à-la-fois en regardant ses jolis neveux. Ils lui prodiguèrent de tendres caresses; d'abord ces caresses furent timides, mais insensiblement ils s'habituèrent au ton brusque du bon marin,

et bientôt ils l'aimèrent presqu'autant qu'ils chérissaient leur aïeul. Une scène, non moins douce et plus sérieuse, succéda à celle que je viens de décrire, lorsque Théodore, Caroline et Arsène embrassèrent à leur tour le capitaine Pamphile : les deux premiers lui présentèrent ceux auxquels ils avaient uni leur destinée. Pamphile aima l'épouse sage et modeste de Théodore ; il conçut une tendre estime pour M. Séverin, magistrat distingué, qui faisait le bonheur de Caroline. Arsène, qui n'avait plus d'époux, prit sa fille entre ses bras, et pria son oncle de lui servir de père.

Tout occupé que l'on était de Pamphile, il n'y eut point d'histoire

ce soir là ; mais à la fin du souper, Victorine se leva, et chanta sur la harpe, avec beaucoup de grâce et de talent, une romance composée par M. Séverin, à l'occasion du retour de Pamphile. Henri, encouragé par un regard de son père, demanda la permission de lire un petit poëme dont il était l'auteur. Aussitôt le silence régna dans l'assemblée, et le jeune écrivain se mit à lire en rougissant.

LE VIEUX MARIN.

Marcellus, né sur les bords fortunés de l'Italie, avait quitté, tout jeune encore, les auteurs de ses jours et un frère dont il était tendrement

aimé ; en vain ce dernier s'efforça de le retenir en lui vantant les douceurs de la vie champêtre et la paix qui accompagne les jours d'un berger ; Marcellus préféra les périls au repos. Son menton était à peine couvert d'un léger duvet, qu'il avait déjà parcouru tous les lieux où le destin fit aborder autrefois le sage Ulysse. Il voyageait hardiment dans un frêle navire sur la plaine mobile qui forme l'empire de Neptune. Nul n'était plus habile à lire dans les astres ; il prévoyait les tempêtes, et savait lutter contre elles avec avantage. D'un œil observateur il étudiait les mœurs des nations. Il avait vu Tyr, le berceau du commerce et de la navigation, qu'Alexandre

prit d'assaut après un siége sanglant et mémorable ; l'île de Chypre où Vénus était adorée, et les côtes fertiles de l'Asie mineure, couvertes de villes opulentes, de temples magnifiques et célèbres. Il avait passé avec son vaisseau, à pleines voiles, entre les jambes du colosse de Rhodes, compté au nombre des sept merveilles du monde. Cette statue gigantesque, qui représentait Apollon, fut renversée par un tremblement de terre ; neuf cents chameaux se trouvèrent chargés de ses débris. Marcellus s'arrêta plusieurs fois dans l'île de Crête, où régna Minos, l'un des trois juges des enfers ; il parcourut toutes les îles de l'Archipel et les ports les plus re-

nommés de la Grèce. Deux fois remontant les côtes de sa patrie, il alla jusqu'au fond du golfe où Venise est située au milieu des eaux, et deux fois il franchit les colonnes d'Hercule, entre l'Afrique et l'Espagne. Ses jours s'étaient usés dans ces différentes navigations. Marcellus, devenu vieux, soupirait après le repos; il invoqua les divinités de la mer dont il était aimé.

O Neptune! s'écria-t-il un jour, et vous, Nymphes bienfaisantes, qui avez protégé jusqu'à ce jour mon faible vaisseau, s'il est vrai que vous ayez reçu favorablement mes sacrifices, permettez que j'aille finir sur la terre les derniers momens d'une vie dont la meilleure

partie vous a été consacrée ! Soyez vous-mêmes les arbitres de mon sort : quelle que soit la direction que prendra de lui-même mon navire, je la suivrai comme un signe de votre volonté.

Il dit, et observe attentivement la route que prendra le navire : au même instant un vent doux et rapide, s'élevant de l'Orient, enfle ses voiles et lui fait franchir une troisième fois les colonnes d'Hercule ; mais au lieu de le pousser vers les rivages de la Lusitanie (*), dont la route lui était connue, le vent l'emporte à travers l'immense océan ; et Marcellus, plein de confiance

(*) Ancien nom du Portugal.

dans les Dieux, se voit sans terreur sur des vagues qui n'avaient point encore porté de vaisseaux.

Il est un groupe d'îles au milieu de la mer du Sud, qu'on a appelé *les îles des Amis*, nom que leur a valu l'aimable hospitalité de leurs insulaires. Le roi d'une de ces îles étant venu à mourir sans enfans, la race royale se trouva éteinte; les habitans devaient se réunir le lendemain pour élire un roi, lorsqu'une voix effroyable se fit entendre aux quatre coins de l'île. Cette voix disait :

« Ne formez point un choix que le ciel désapprouve; il vous envoie un roi étranger; demain ce roi ar-

rivera dans votre île à travers les flots de la vaste mer ».

Un grand effroi s'empara des insulaires au bruit de cette voix formidable que Neptune avait fait entendre ; ils n'osèrent lui désobéir, et se répandirent sur la côte, attendant avec impatience celui qui devait régner sur eux.

Le vaisseau de Marcellus, toujours poussé par un souffle divin, arriva au milieu des acclamations de tout ce peuple. A peine eut-il jetté l'ancre, qu'une foule de pirogues entoura son vaisseau ; les plus considérables d'entre les insulaires vinrent se prosterner à ses pieds ; on lui mit une couronne de plumes sur le front et une natte très-

fine sur les épaules. Il fut enlevé de son vaisseau au milieu des chants et des cris de joie, et porté par ses nouveaux sujets dans la maison royale, qui se trouvait située au bord d'une prairie, et entourée de bocages délicieux. Toute l'île était remplie de bocages semblables, où l'arbre à pin, le cocotier, le bananier et d'autres arbres chargés de fruits, croissaient en abondance.

La grande habitude que Marcellus avait des différentes langues des peuples, lui rendit bientôt familière celle de son petit royaume. Il s'appliqua à civiliser ces aimables insulaires; mais le meilleur des princes peut-il se flatter d'être heureux? Quelques-uns d'entre les

naturels du pays qui avaient aspiré au trône, se soulevèrent contre leur souverain, et appelèrent, dans l'île, un peuple voisin qui vint y porter la guerre. Marcellus les repoussa sans trouver le repos. Chaque jour ses ennemis lui préparaient de nouveaux chagrins; il lui fallut devenir sévère et défiant; il cria de nouveau aux Nymphes de la mer qu'elles le délivrassent de son importune grandeur. Un soir qu'il se promenait à la vue de son vaisseau qui était toujours à l'ancre, la belle Lycorias, l'une des filles de l'Océan, élevant sa tête blonde au-dessus des vagues, dit au monarque affligé :

Marcellus, ô toi qui as tant fait de libations en notre honneur, et

dont le vaisseau sillonne la plaine liquide depuis si long-temps, nous avons voulu te rendre heureux; mais que la crainte de nous déplaire n'enchaîne point ici tes tristes jours: confie-toi de nouveau au souffle qui t'a conduit sur ces bords, et va chercher ailleurs un bonheur plus conforme à tes desirs.

La Nymphe se tut, et après avoir nagé avec grâce en faisant jaillir les flots de la mer jusques sur sa blonde chevelure, elle alla retrouver ses sœurs dans le palais de Thétys. Marcellus, plein de joie à ces paroles, retourne à son palais champêtre. Il fait assembler ses sujets, et dans un discours sage et touchant, il leur déclare que ne pouvant les

rendre tous heureux, il abandonne leur île. Les uns versèrent des larmes et cherchèrent à le retenir, les autres applaudirent avec transport à sa résolution. Il remonta sur son vaisseau, en plaignant le sort des rois qui ne peuvent quitter ainsi que lui le rang où leur naissance les a placés. Les insulaires qui l'aimaient restèrent long-temps sur le rivage, pleurant et lui prodiguant les témoignages de leur amour et de leur respect, jusqu'à ce que le vaisseau, devenu par son éloignement comme un point sur l'horizon, disparut tout-à-fait à leurs regards.

Marcellus se retrouva de nouveau dans l'immense solitude des mers; il repassa encore les colon-

nes d'Hercule, et son vaisseau étant entré de lui-même dans une des sept embouchures par où le Nil se précipite dans la méditerrannée, il s'arrêta dans le port de Canope. A peine Marcellus eut-il mis le pied sur le rivage, qu'il aperçut un alcyon; en suivant cet oiseau, que les Nymphes lui envoyaient, il arriva dans la fameuse ville de Thèbes, bâtie dans la haute Egypte, où l'alcyon disparut. Pendant que le Navigateur rendait grâce aux Nymphes de leur protection, un vieux prêtre d'Osiris s'avança vers lui.

Les Dieux m'ont averti que tu cherchais le bonheur, dit-il à Marcellus : je viens t'apprendre

qu'il se trouve dans la science. Suis-moi, je te découvrirai des secrets merveilleux.

— Je suis vieux, répondit Marcellus : apprend-on quelque chose à mon âge ?

— Celui qui espére en de longs jours, répliqua le prêtre, a besoin d'apprendre à vivre ; et celui qui a vécu doit apprendre à mourir.

Marcellus suivit le prêtre qui le remplit d'admiration pour toutes les belles choses qu'il s'empressa de lui enseigner. Il lui expliqua d'abord la création de l'univers, son âge et sa durée. Il lui nomma toutes les étoiles du ciel, tous les fleuves de la terre, les plantes et leurs vertus, les métaux cachés et les

animaux épars sur le globe. Il lui déclara la cause secrète des phénomènes qui épouvantent les hommes ; il lui prédit les révolutions des astres et toutes celles que la terre devait subir. De là, passant à la science de l'homme, il apprit à Marcellus pourquoi il y a des bons et des méchans, des heureux et des infortunés. Le Navigateur écoutait avec transport ces instructions divines ; mais il s'aperçut bientôt que la science ne suffit pas au cœur de l'homme. A peine eut-il reconnu cette vérité, qu'il en fit part au prêtre d'Osiris, qui, tout savant qu'il était, ne put apprendre à Marcellus ce qui manquait à son bonheur. Marcellus le quitta avec tristesse,

et guidé de nouveau par l'alcyon sacré, qui reparut en cet instant, il abandonna l'Egypte.

Son vaisseau voguait paisiblement sur l'onde; un vent frais se jouait dans les voiles, et le Navigateur qui voyageait sur la foi des Nymphes, s'était abandonné aux douceurs du sommeil, lorsqu'en ouvrant les yeux il se vit près d'une terre qu'il reconnut pour sa patrie. Son vaisseau s'arrêta de lui-même dans une petite anse : une douce joie commença à s'emparer du cœur de Marcellus, à l'aspect de ce rivage qu'il avait quitté depuis si long-temps, et il se hâta d'y descendre. En approchant de la côte, il vit un berger environné d'une nom-

breuse famille, qui faisait un sacrifice aux divinités de la mer.

— Berger, lui dit Marcellus, à quoi pense-tu de sacrifier à Neptune ? laisse ce soin aux navigateurs errans sur son vaste empire ; pour toi, fixé dans le sein de ta chaumière, n'immole des victimes qu'au dieu Pan, protecteur des troupeaux, où à la blonde Cérès, qui préside aux moissons.

— Ce n'est pas pour moi que j'invoque le Dieu de la mer, répondit le berger, je n'ai rien à craindre de sa colère : mais un frère que j'aimais voyage depuis long-temps à la merci des flots ; je prie Neptune de lui être favorable, et de le ramener dans mes bras lors-

qu'il voudra se reposer de ses longs travaux : tous les ans, j'offre pour lui un pareil sacrifice.

— Ah ! dit Marcellus attendri, il y a trop long-temps que je suis séparé de mon frère pour espérer qu'il se souvienne encore de moi. O Dieux ! s'il invoquait aussi Neptune pour Marcellus !

A ce nom, toute la famille poussa des cris de joie, et le berger vint en pleurant le serrer dans ses bras, en lui disant qu'il était son frère. Marcellus, plongé dans un doux ravissement, répondit aux tendres caresses dont il se vit comblé par toute sa famille. Le berger l'emmena dans sa cabane qui devint aussi celle de son frère. Chacun de ses

neveux se disputait la joie de le servir, de distraire ses vieux jours. Ses désirs étaient devinés et accomplis avant même qu'il les eût exprimés : on n'était heureux que de son bonheur.

— O mes amis! s'écriait-il en versant des pleurs de joie, que j'étais insensé de perdre ainsi mes derniers jours à la recherche d'un bonheur qui m'attendait au milieu de vous! O Nymphes! je vous bénis de m'avoir ramené dans ma patrie ! Souffrez que j'y termine ma course.

En disant ces mots, il alla faire un nouveau sacrifice sur le rivage, et prenant un tison sur l'autel, il mit le feu à son vaisseau. Cette preuve de la résolution où il était

de ne la plus quitter, combla la joie de sa famille. Les jeunes gens se prirent tous par la main, et dansèrent à la lueur des flammes du vaisseau, pendant que Marcellus et son frère, les bras entrelacés et appuyés l'un sur l'autre, les contemplaient, le sourire sur les lèvres et les joues baignées de larmes.

— Et moi aussi, j'ai brûlé mon vaisseau, s'écria Pamphile en jetant sa pipe en l'air, tant il était transporté de plaisir.

Henri se précipita dans ses bras, et le pauvre capitaine ne pouvant plus y tenir, se mit à pleurer de joie comme un enfant. Un laquais vint avertir Henri que le valet-de-chambre de son père attendait ses

ordres. Henri sortit aussitôt avec Gustave, Galaor et Paulin, qui se faisaient entre eux des signes que leurs parens feignirent de ne pas apercevoir. Une demi-heure après ils revinrent, et conduisirent Pamphile sur un balcon. La cour et une partie de l'avenue avaient été illuminées pendant le souper. Lorsque toute la compagnie fut réunie sur le balcon, le valet-de-chambre de M. Théodore, qui était un garçon intelligent, alluma un feu d'artifice dont le dessin représentait un berceau formé par des arcades, et sur le fronton duquel on lisait ces mots : *Vive le capitaine Pamphile !* Au fond du berceau se trouvait un vaisseau avec ses voiles et ses cor-

dages. A la fin du bouquet, il se changea en une pluie de feu si vive et si brillante, que toute l'avenue en fut éclairée. Après cette petite récréation, on passa dans un salon où trois musiciens se mirent à jouer des danses. Henri prit sa cousine Juliette par la main, et dansa avec elle une gavotte, que le bon capitaine ne manqua point d'applaudir. Galaor entreprit à son tour de danser une allemande avec Elisabeth; mais il la laissa tout-à-coup au milieu de la salle, en disant qu'il ne s'en souvenait plus et qu'il valait mieux jouer à Colin-Maillard. Elisabeth, jalouse d'obtenir aussi les louanges de son oncle, somma d'abord assez sèchement son cousin de

reprendre l'allemande. Comme ce ton ne lui réussissait point, elle prit le parti de le flatter, et lui parla d'une manière si agréable, que Galaor se laissa entraîner et dansa l'allemande toute entière. Le reste de la soirée se passa ainsi en plaisirs; Pamphile, tout ravi d'une fête si charmante, répétait souvent en serrant la main de son frère :

— Morbleu! que j'ai été sot de rester garçon!

Second Souper.

Monsieur Théodore, en qualité de l'aîné des neveux du capitaine Pamphile, obtint sa première visite. il passa une semaine avec cette aimable famille, et jamais ses journées ne lui semblèrent si courtes. Les trois fils de M. Théodore ne lui laissaient point le temps de s'ennuyer. Henri se promenait gravement à ses côtés, en lui demandant le détail de ses longs voyages. Gustave, affublé de son épée, de son chapeau et de ses épaulettes, vou-

lait absolument qu'il lui montrât l'exercice. Pour Galaor, il faisait mille questions à la fois, sans attendre la réponse d'aucune. Quelquefois il entreprenait de suivre sur une carte la route qu'avait tenue Pamphile, et bientôt dégoûté de ce travail, il jouait sur son violon le menuet de *Fischer*.

Le jeudi, ils revinrent tous ensemble au château, où le reste de la famille était déjà réuni. On s'amusa tout le jour comme à l'ordinaire, et lorsque le souper fut fini, le comte, fidèle à l'usage qu'il avait établi lui-même, commença l'histoire suivante :

L'ANE VOLÉ.

Un meûnier, nommé Benoit, se trouvait voisin d'un pauvre mendiant, qui étant vieux et infirme, n'avait d'autre ressource pour gagner sa vie, que celle de monter sur un âne et de se promener de village en village. Ce meûnier avait aussi un âne qui ressemblait parfaitement à celui du mendiant. Une nuit, celui de Benoit mourut dans son écurie. Le meûnier s'étant levé avant le jour pour faire moudre sa farine, s'aperçut que son âne était étendu sans vie sur la litière. Désespéré de cet accident, il s'arracha les cheveux, et ne craignit pas d'accuser le ciel de barbarie.

— Comment ferai-je maintenant pour conduire mes sacs de grain et de farine? s'écriait-il. Si j'en achète un autre, il me faudra débourser une grosse somme d'argent, et sacrifier ainsi presque tout mon bénéfice. Ne vaudrait-il pas mieux que mon voisin le mendiant eût perdu le sien? Au terme où il en est, qu'importe un peu plus ou un peu moins de pauvreté?

Ces injustes réflexions lui en suggèrent une encore plus mauvaise; ce fut de voler l'âne du mendiant. Celui-ci, trop misérable pour se défier des hommes, renfermait sa bête dans une masure dont la porte n'était retenue que par une corde attachée à une cheville de

bois. Benoit ouvrit doucement cette porte, et ayant traîné le corps de son âne dans la masure, il l'y laissa à la place de celui du mendiant, qu'il emmena dans son écurie.

Dès le matin, le pauvre se leva, mangea quelques croûtes de pain sec qui lui restaient de la veille, et alla chercher son âne pour commencer sa course accoutumée. En voyant l'animal mort, il tomba lui-même sans force sur le seuil de la porte.

— Hélas! dit-il en pleurant et en joignant les mains; me voilà donc réduit à mourir de faim, puisque je ne saurais marcher pour aller chercher ma nourriture! Je suis bien malheureux! Toutefois,

mon Dieu, je ne murmurerai point contre toi : tout ce que tu fais est la sagesse même, et me voici prêt à subir le châtiment qu'il te plaira de m'envoyer.

Un rémouleur qui portait sur son dos sa meule à aiguiser, passa en ce moment près de la masure, et entendit les plaintes du mendiant.

—Pauvre vieillard, lui dit-il, j'admire votre pieuse résignation. Combien de gens accusent la Providence pour des pertes bien moins importantes que celle que vous venez de faire! Je voudrais pouvoir vous être utile; mais, hélas! je suis moi-même un pauvre homme chargé de famille, et je gagne à peine de quoi nous entretenir; tout ce que je puis faire,

c'est d'acheter la peau de votre âne : si vous voulez me la vendre, je vous en donnerai douze francs.

Le mendiant accepta avec joie l'offre du rémouleur. Douze francs lui suffisaient pour subsister au moins pendant deux mois, et à l'âge où il était parvenu il ne comptait plus vivre long-temps. Le rémouleur lui demanda s'il n'y avait point quelqu'un dans le voisinage qui pût l'aider à écorcher l'âne. Le vieillard ayant pris ses deux béquilles, s'en alla prier le meûnier de lui rendre ce service. Comme il approchait du moulin, Benoit sortait de l'écurie avec l'âne qu'il lui avait volé. Il se sentit tout troublé à la vue du mendiant, et se hâta de renfermer l'âne

dans l'écurie, croyant fermement qu'il venait lui reprocher sa supercherie. Il fut bien agréablement surpris en apprenant le motif de sa visite ; et après avoir feint de le plaindre, il lui accorda deux de ses enfans., qui le suivirent dans la masure.

Lorsque l'âne fut dépouillé, le rémouleur donna douze francs au vieillard, une pièce de trente sous aux fils de Benoit, et poursuivit son chemin. Le meûnier, tout en s'applaudissant de ce que son vol n'était point découvert, n'osa ni faire sortir l'âne ce jour-là, ni quitter lui-même son moulin, dans la crainte de ne pouvoir cacher son trouble, si quelqu'un venait à lui parler de la perte

qu'avait faite le pauvre mendiant.

Celui-ci, assis devant sa porte, attendait qu'il passât quelqu'un de la ville pour le prier de lui acheter du pain, lorsqu'un ouvrier l'aborda d'un air profondément affligé. Le mendiant lui demanda la cause du chagrin dans lequel il le voyait plongé.

—Je suis le plus malheureux des hommes, s'écria l'ouvrier; j'ai quatre enfans qui meurent de faim, et pas un morceau de pain à leur donner; le maître pour qui je travaille m'a déjà fait tant d'avances, que je n'ose plus lui rien demander: voilà deux jours que je cours chez mes parens sans qu'aucun d'eux ait pu me secourir. Vous savez ce que

c'est que la misère ; mais au moins vous êtes seul à la supporter.

Le mendiant, sensible aux peines de cet ouvrier, lui offrit la moitié des douze francs que lui avait valus la peau de son âne.

— O ciel ! reprit le malheureux père, qui se serait attendu à un pareil secours ? Bon vieillard, je prie Dieu qu'il vous bénisse ; vous ne craignez pas de vous priver de votre dernière ressource pour sauver une pauvre famille ! certainement le Seigneur vous bénira.

Il s'en alla à la ville, tout transporté de joie, acheter du pain pour ses enfans et pour le vieillard qui l'en avait chargé. Une petite fille de l'ouvrier apporta au mendiant

le pain qu'il avait demandé, avec trois belles pêches dont elle lui fit présent de la part de son père, qui les avait cueillies sur un arbre planté devant sa chétive cabane.

Le lendemain de cette journée, le meûnier, monté sur l'âne volé, qu'il avait couvert de sacs vides et de méchans haillons, sortit de son moulin; il aperçut le vieillard qui tenait à la main les trois noyaux des pêches qu'il avait reçues de l'ouvrier: à genoux au pied du mur de sa cabane, il s'efforçait de les planter.

— Combien d'années comptez-vous vivre ? lui demanda le meûnier, en s'éloignant toujours. Est-ce à votre âge qu'il faut planter?

— Pourquoi pas, répliqua le vieillard? ne restera-t-il personne après moi pour manger les fruits de ces arbres, s'il en vient?

Le meûnier continua son chemin, et le vieillard, armé d'un long couteau, se mit à creuser la terre ; il entendit résonner quelque chose comme s'il eût touché du cuivre. Le même bruit ayant une seconde fois frappé son oreille, il élargit peu-à-peu l'ouverture et vit un vase long et étroit tout rempli de pièces d'or, ce dont il put juger en enlevant le couvercle qui ne tenait presque plus. Il appela promptement un petit pâtre, et le pria d'aller chercher l'ouvrier qu'il avait secouru la veille.

— Réjouissez-vous, mon ami, s'écria le vieillard en le voyant arriver, vous êtes riche à jamais, vous et votre famille; et aussitôt il le conduisit au trésor qu'il avait découvert. Il est à vous, reprit le mendiant; car d'ici à mon dernier jour, je n'en consommerai pas beaucoup. Allez rassembler vos amis et vos parens, et amenez-les ici afin que nous nous réjouissions tous ensemble du bienfait que la Providence nous envoie.

L'ouvrier, tout étourdi de sa nouvelle fortune, regardait les pièces d'or; le mendiant se frottait les yeux, et s'imaginait rêver. Enfin il se remit un peu de sa surprise, bénit Dieu, et ayant déterré le vase



...Que nous nous réjouissions tous ensemble du bienfait que la providence nous envoie.

il alla chercher ses parens et acheter les provisions nécessaires pour les régaler selon l'intention du vieillard.

Pendant que le mendiant réfléchissait à cette étrange aventure, il entendit un grand bruit, et vit le moulin de Benoit qui brûlait. Incapable d'y porter aucun secours, il regardait avec affliction ce cruel spectacle, et songeait à dédommager son voisin de cette perte.

Le meûnier était absent; ses deux fils, qui étaient de fort mauvais sujets, ne l'eurent pas plutôt vu dehors, qu'avec l'argent que leur avait donné le rémouleur, ils se procurèrent du vin, du tabac et

se mirent à boire et à fumer tout le jour. Un d'eux ayant posé sa pipe allumée sur un tas de vieilles toiles, le feu y prit aussitôt sans qu'ils s'en aperçussent. Insensiblement le moulin s'embrâsa, et ils eurent beaucoup de peine à se sauver. La maison du mendiant aurait brûlé aussi sans la violence du vent qui poussait la flamme du côté opposé. On cherchait Benoit de toutes parts sans pouvoir le rencontrer.

Cet accident troubla un peu la joie des convives qui arrivèrent avec l'ouvrier. On se remit cependant peu-à-peu de cette impression désagréable; la possession du trésor était bien capable de consoler. Le

vieillard raconta comment la mort de son âne était la cause de cette heureuse découverte, et il fit l'éloge de ce pauvre animal.

Si vous saviez, leur disait-il, combien il avait de discernement et de bonnes qualités ! Aucun âne ne fut plus sobre, plus patient, mieux instruit ; une poignée de féves lui suffisait par jour. Lorsque je n'avais rien à lui donner, je l'embrassais en pleurant ; le pauvre animal comprenait ma peine, il se couchait tristement en baissant les oreilles, et ne m'importunait pas davantage. Le soir, à cette heure par exemple, si je négligeais d'aller le visiter, il frappait du pied contre cette petite porte qui communique à sa masure.

Le vieillard s'interrompit, fort étonné d'entendre frapper à cette même porte. Pendant qu'on écoutait, le bruit recommença : tout le monde se leva effrayé, les uns croyant que c'était l'âne mort qui revenait; les autres, plus raisonnables, craignant déjà que des voleurs n'eussent eu connaissance du trésor. Les plus hardis ouvrirent la porte; on vit un âne enveloppé de couvertures dont il traînait la moitié. Il resta quelques temps à sa place; mais ayant enfin aperçu le mendiant, il alla droit à lui et se mit à braire d'une manière très-significative.

— Mes amis, s'écria le vieillard, après avoir débarrassé l'animal de

ses couvertures, je crois pouvoir assurer que c'est ici mon âne; et à ces couvertures enfarinées, je commence à démêler la superchèrie dont Benoît a usé à mon égard; il a changé son âne pour le mien, et voici à quoi vous reconnaîtrez la vérité de mes paroles. Mon âne avait un nom, et il savait compter jusqu'à dix.

Les convives essayèrent à la ronde de trouver le nom de l'âne et de le faire compter jusqu'à dix sans pouvoir y réussir. Alors le vieillard prenant la parole à son tour :

— Aliboron, mon bel ami, dit-il à son âne, fais attention au commandement de ton maître.

Le vieillard frappa dix fois dans sa main, et lorsqu'il eut fini, l'âne frappa autant de fois la terre de son pied. Tous les convives applaudirent et déclarèrent d'un commun accord que cet âne appartenait au vieillard. Celui-ci le mena dans sa masure ordinaire, dont la porte était restée ouverte, lui donna bien à manger et revint avec ses amis. Ils se demandaient entre eux comment Benoit avait pu laisser échapper cet animal, lorsqu'il entra lui-même chez son voisin. Il parut d'abord étonné d'y trouver tant de compagnie; mais bientôt ne songeant qu'à ses malheurs, il se mit à pleurer et demanda au vieillard comment le feu avait pris à son

moulin. Le mendiant, après le lui avoir raconté, désira savoir à son tour où il avait été toute la journée. Benoit pleura de nouveau et répondit :

— On a bien raison de dire qu'un malheur n'arrive jamais seul. Pendant que mon moulin brûlait, je revenais avec mon âne chargé de deux sacs de blé. Quatre voleurs se sont jetés sur moi, m'ont battu impitoyablement, et ont emmené le blé et l'âne. J'ai eu bien de la peine à me traîner jusqu'ici, et lorsque j'arrive, ce n'est que pour apprendre qu'il ne me reste plus rien du tout.

— Benoit, reprit gravement le vieillard, si tu ne m'avais pas volé

mon âne, la plupart de ces choses ne te seraient point arrivées.

Benoit demeura si stupéfait de cette réponse inattendue, qu'il n'eut pas la force de se défendre.

— Un bien mal acquis ne profite jamais, continua le vieillard. Vois ce qui nous est arrivé à l'un et à l'autre. Dans un même jour tu perds ton moulin, ton âne et ton blé; dans un même jour aussi j'ai acquis une grande opulence et recouvré mon âne qui est revenu ici de lui-même; soit que les voleurs l'aient chassé dans la crainte qu'il ne les fît découvrir, soit qu'il leur ait échappé. La peau du tien m'a valu douze francs; ces douze francs m'ont procuré trois pêches, et ces

trois pêches un immense trésor. Si tu veux vivre en homme de bien, maintenant que tu es pauvre et que je suis devenu riche, je t'aiderai dans ton malheur.

Benoit se jeta aux genoux du vieillard, en lui promettant de se corriger. Le mendiant, qui ne l'était plus, lui donna une bonne somme d'argent pour faire rebâtir son moulin, donna aussi à l'ouvrier et à sa famille, et à sa mort il en laissa encore beaucoup à ces derniers, en leur répétant de ne jamais oublier qu'un bien mal acquis ne prospère jamais.

— Mon papa, dit Juliette, votre histoire est fort agréable; mais il me semble que vous eussiez pu choisir

pour héros des personnages moins bas : cela la gâte un peu . . .

— Je ne vois de bas dans cette histoire, interrompit le capitaine, que le fripon de meûnier. Ce mendiant si résigné à la volonté de Dieu, si charitable envers son prochain; cet ouvrier si reconnaissant, si bon père, n'ont-ils pas, au contraire, un caractère fort estimable ?

— Je ne voulais point parler du caractère, poursuivit Juliette, mais seulement de la condition.

— Morbleu! ma nièce, s'écria vivement le capitaine, que votre observation est ridicule! Apprenez que la vertu seule met de la différence entre les hommes, et qu'il n'y a réellement que deux vérita-

bles classes, les bons et les méchans; le reste est une invention de la vanité des hommes, à laquelle Dieu ne s'arrête point. Si une bonne action ne vous paraît digne d'être remarquée que dans une personne placée au premier rang de la société, moi je la trouve beaucoup plus admirable dans un sujet que son obscurité prive souvent de l'estime qu'il mérite. Les vaisseaux les plus ornés ne sont pas toujours les meilleurs, et ce sont souvent les planches de rebut qui sauvent dans un naufrage.

Juliette trouva la leçon un peu vive; baissant les yeux, elle garda le silence. Le comte prenant la parole plus doucement que son

frère, ajouta que l'éducation était bien propre en effet à donner plus d'élévation aux sentimens; mais que c'étaient des choses tout-à-fait étrangères à la condition qui disposaient les caractères à profiter de ses avantages, et il promit d'étendre cette idée dans le récit qu'il ferait, la semaine suivante.

Troisième Souper.

MADAME Caroline faisait déjeûner son oncle, qui riait en regardant Juliette dont l'air boudeur annonçait qu'elle était encore piquée de la leçon énergique que lui avait value l'histoire de l'âne volé.

— Ma chère fille, lui dit enfin le capitaine en lui tendant la main, venez m'embrasser, et faisons la paix. Les marins sont brusques, j'en conviens ; c'est un défaut dont je suis trop vieux pour me défaire. Vous qui êtes jeune, travaillez à

triompher de tous les vôtres, afin de n'être point forcée, à mon âge, d'en faire l'humiliant aveu. Si vous voulez paraître agréable, n'avancez pas ainsi vos lèvres, déridez ce joli front; rien n'enlaidit tant une jeune fille qu'un air boudeur. Vous souriez; fort bien: voilà que vous redevenez charmante.

Juliette courut embrasser son oncle et sa mère, et l'union régna de nouveau parmi eux. Pamphile passa alors dans une salle où Victoire dessinait une corbeille de fleurs. Il resta quelques momens derrière la chaise, suivant de l'œil le crayon de la jeune personne, et lui donnant de temps en temps les conseils que son bon goût lui

suggérait. Tout-à-coup un cri perçant, que jeta madame Caroline, porta l'alarme au fond des cœurs. On courut à la chambre du capitaine, d'où partait ce cri; on vit Paulin pâle, défait, plongé dans une ivresse douloureuse : sa mère le tenait dans ses bras. La pipe du capitaine, tombée à ses pieds, lui fit soupçonner la cause de cette maladie : en effet, il avait voulu fumer comme son oncle, et le tabac l'avait enivré. On s'empressa de secourir l'imprudent Paulin. Son père le voyant rétabli, lui demanda par quelle fantaisie il avait essayé de fumer, et quelle sorte de plaisir il y avait pris ?

— Aucun, mon père, répondit

Paulin : au contraire, j'ai trouvé le goût du tabac détestable ; mais je voulais m'y accoutumer comme mon oncle.

— A quoi bon ? répliqua Pamphile ; je voudrais perdre, moi, cette mauvaise habitude qui ne m'est plus utile maintenant que je suis à terre. Sur un vaisseau, cela est bien différent : on croit que le tabac préserve du scorbut, et le plaisir de fumer est souvent la seule ressource qu'on ait, dans une longue navigation, pour ne pas périr d'ennui ; mais toi, Paulin, qui n'as aucune de ces raisons...

— Pardonnez-moi, mon oncle, je m'exerce à fumer pour y être tout habitué quand je me ferai marin.

Pamphile se mit à rire de la prévoyance de son neveu ; il l'assura que cette habitude lui viendrait toujours assez tôt, et Paulin promit à sa mère de ne plus toucher à la pipe du capitaine.

L'après-dîner, les fils de M. Théodore vinrent chercher Paulin pour aller à la promenade ; Pamphile sortit avec eux. Il y avait une revue sur la place des Invalides. Galaor trouvait plaisant de voir tous ces vétérans se traîner avec leurs jambes de bois, leurs béquilles et leurs visages pâles, et il paraissait fort surpris de ce que son oncle les saluait avec respect, lorsqu'il passait à côté d'eux.

— Mon ami, lui dit Pamphile,

rien n'est plus digne de notre vénération que ces vieux guerriers qui ont usé leurs jours au service de la patrie ; leurs blessures et leurs infirmités sont autant de marques glorieuses que nous devons honorer : on pourrait leur appliquer ce mot que la mère d'un Spartiate disait à son fils devenu boîteux dans un combat : Console-toi, mon fils ; tu ne saurais faire un pas sans te ressouvenir de ta valeur.

Gustave, au lieu de rester auprès de son oncle, s'était glissé entre les rangs des soldats, où il examinait avec beaucoup d'attention, de quelle manière les colonels et les généraux passaient la revue des troupes. Ses regards

étincelaient d'audace ; il marchait en mesure au son des tambours, et trépignait de joie en écoutant la musique militaire.

Le jeudi arriva : on partit pour le château du comte. Celui-ci se promenait sur la route, dans l'espérance de les voir arriver plutôt. Pamphile sauta le premier hors de la voiture, et se jeta dans les bras de son frère. On regagnait le château à pied, lorsque les acclamations d'Elisabeth qui arrivait avec sa mère, annoncèrent de nouveaux amis. M. Théodore vint le dernier : son épouse, légèrement indisposée, n'avait pu être du voyage ; Henri était demeuré près d'elle. On se promena dans le parc

presque jusqu'à l'heure du souper, à la suite duquel le comte parla ainsi à Juliette :

— Je t'ai promis, ma chère Juliette, de te prouver par mon récit que la naissance, quelle qu'elle soit, ne suffit pas pour rendre vertueux ou méprisable, et que les fruits d'une bonne éducation peuvent prospérer dans la moindre classe de la société. J'ai connu les deux personnes qui nous en fourniront l'exemple.

HONORINE ET JENNIE,
OU
HISTOIRE DE LA FILLE D'UN AMBASSADEUR ET DE CELLE D'UN COCHER.

Le duc de Mirocle, ambassadeur de France auprès de la Porte Ottomane, n'avait qu'un enfant. C'était une fille nommée *Honorine.* Une éducation brillante lui était prodiguée; elle avait des maîtres de toute espèce. On la mit entre les mains de deux dames pieuses et respectables, qui s'efforcèrent de lui faire aimer la religion et la vertu; car elle n'avait plus de mère. Les premières années d'Honorine s'écoulèrent dans la retraite, mais elle n'en recueillit point de fruit.

Impatiente de paraître dans le monde et de s'y faire remarquer, plus occupée des agrémens de sa personne que de la perfection de son caractère, vaine du rang que tenait son père, elle n'apprenait rien, et n'annonçait aucune des vertus qu'on cherchait à lui inspirer. Une jeune fille, qui lui servait de femme de chambre, en avait profité pour elle: c'était *Jennie*, la fille du cocher de M. de Mirocle. Les caprices d'Honorine, auxquels elle était sans cesse en butte, lui avaient donné une complaisance et une douceur inaltérables; mais ces deux qualités n'empêchaient pas que son ame n'eût une fermeté vertueuse, qui

la rendait incapable de rien faire contre son devoir.

Quoiqu'elle ne cessât de la tourmenter par ses fantaisies et sa mauvaise humeur, Honorine aimait Jennie : tant la véritable vertu prend d'empire sur les cœurs. Le duc de Mirocle maria sa fille à un seigneur riche et puissant, et Jennie suivit sa maîtresse chez son époux. Dès ce moment, Honorine, perdant de vue la sainteté de son engagement, ne vit, dans son mariage, qu'une porte ouverte à toutes les folies, et se jetta dans une dissipation extrême. Des sommes immenses étaient sacrifiées chaque jour au plus frivole emploi. Un jeu ruineux, des parties de plaisir

fort coûteuses, lui attirèrent les remontrances de son mari. Jennie elle-même osa prendre quelquefois la liberté de l'en avertir; mais Honorine ne voulait rien écouter.

Un jour qu'elle se trouvait aux eaux d'Aix en Provence, un gentilhomme anglais blâma sa conduite extravagante, sa passion pour le jeu, son humeur altière et impérieuse. Il fit, au contraire, l'éloge de Jennie qui était devenue demoiselle de compagnie auprès d'Honorine; il vanta son maintien modeste et réservé, la douceur de son caractère, son esprit et sa raison. Honorine apprit cette comparaison humiliante, et résolut de s'en venger en faisant épouser, par ruse, à

cet Anglais, la fille du cocher de son père. Elle appela donc un jour Jennie, et lui déclara qu'elle voulait la marier richement, si elle avait assez d'esprit pour la seconder. Jennie, fort surprise d'une pareille ouverture, lui répondit que son père avait déjà jeté les yeux sur le mari qu'il lui destinait, et que bien qu'elle ne l'eût jamais vu, sa confiance dans la bonté de son père et le respect qu'elle lui devait, ne lui permettaient pas de songer à un autre.

— Vous êtes une sotte et une impertinente, lui répliqua Honorine : votre père a-t-il quelque chose à dire lorsque j'ai parlé, et ne puis-je pas faire, en votre faveur, beau-

coup plus que lui et toute votre famille ensemble? Ce pauvre Jérôme sera enchanté lui-même de vous voir la femme d'un gentilhomme; car, puisqu'il faut vous le dire, c'est à ce jeune seigneur anglais que je prétends vous marier. N'êtes-vous pas sensible à cet honneur?

— Il est si grand, Madame, reprit Jennie, que je ne puis encore le concevoir. Comment un seigneur peut-il songer à la fille d'un pauvre cocher?

— Qué vous êtes simple! s'écria Honorine. Ne devinez-vous pas qu'il faut lui cacher, quelque temps, la bassesse de votre naissance? Grâce aux bontés que j'ai eues pour vous, votre extérieur a

quelque chose de plus relevé que les filles de votre état ne l'ont ordinairement. Je pousserai la complaisance jusqu'à faire croire à cet Anglais que vous êtes une de mes parentes tombée dans l'infortune...
Je crois que vous pleurez?...

... — Il est vrai, Madame; le mépris que vous avez pour moi se fait trop voir dans cette circonstance, pour que je puisse le supporter sans douleur. Ma naissance ne m'humilie point. Si mon respectable père est un des serviteurs du vôtre, il en est le plus fidèle; mais je rougis de penser que vous me croyez capable de vouloir tromper un honnête homme. Je n'ai point le desir de m'élever au-dessus de ma con-

dition; et, bien loin de regarder comme un avantage l'alliance que vous me proposez, quand même je pourrais la contracter sans crime, je craindrais toujours que mon époux ne méprisât mon père.

Honorine employa tour-à-tour les caresses et les menaces pour ébranler la vertu de Jennie; mais rien ne fut capable de la corrompre. Alors, dans sa fureur, elle la dépouilla de tous les présens qu'elle lui avait faits, et la renvoya chez son père. Jennie s'y occupa de ses devoirs de fille avec la même douceur et la même simplicité qu'elle avait rempli ceux de femme de chambre et de demoiselle de compagnie. Elle se maria à l'homme que son

père lui avait choisi ; c'était un serrurier aisé, laborieux, et plein de probité.

Par une suite des changemens fréquens qui arrivent dans les cours, M. de Mirocle fut disgracié. On lui ôta sa place d'ambassadeur, et il fut réduit à vivre oublié et solitaire dans un de ses châteaux. On s'attendait à voir sa fille unique abandonner le monde pour vivre auprès de lui, et lui adoucir par sa tendresse l'ennui qu'éprouve toujours un courtisan disgracié. On fut trompé dans cette attente. Honorine ne changea rien à sa vie ordinaire : elle se livra au plaisir de briller et de dissiper, comme avant le malheur du duc. Ce dernier fut

si affligé de cette conduite, qu'il en mourut de chagrin. Sa fille apprit sa mort au sortir d'un bal ; elle versa quelques larmes par bienséance, et se retira trois mois dans une de ses terres, emmenant avec elle tous ceux qui voulurent la suivre. Au bout de ce temps, elle retourna à Paris, où elle se fit faire les habits de deuil les plus riches et les plus élégans.

Tandis que cette fille insensible affichait ainsi le scandale, Jennie versait des larmes au chevet du lit de Jérôme. Ce vieillard, inconsolable de la mortd'un maître qu'il servait depuis quarante ans, ne tarda point à le suivre au tombeau. Il expira dans les bras de sa fille, plus heu-

reux dans son obscurité que le duc de Mirocle au sein de l'opulence et de la grandeur. Jennie le pleura long-temps et, quoique jeune encore, se renferma, dès ce moment et pour toujours, dans le sein de sa famille.

Honorine et Jennie étaient devenues mères. La première négligea les devoirs de cet état, comme elle avait méprisé ceux de fille et d'épouse. Ses enfans, relégués dans une campagne à des soins mercenaires, furent abandonnés à tous les vices qui pouvaient attaquer leur jeunesse. La fille de Jérôme porta les siens dans ses bras maternels, prit soin de leur santé dans leur première enfance, et de leur

éducation dans un âge plus avancé. Ses fils devinrent d'honnêtes ouvriers comme leur père; et ses filles, des femmes vertueuses comme elle.

Lorsque Honorine fut avancée en âge, toujours éprise du monde qu'elle ne pouvait plus charmer, enlaidie par les veilles et l'excès de la dissipation, à demi-ruinée par le jeu, toujours en querelle avec son mari, méprisée par ses propres enfans, Honorine, dis-je, devint un objet haïssable et ridicule. Plus elle s'efforçait de déguiser son âge et son dépit, plus le monde se faisait un malin plaisir de l'accabler des traits mordans de la satyre. Devenue veuve, elle trouva les instrumens de sa punition dans ses

enfans dont elle avait négligé de former les mœurs. Pour arrêter ses folles dépenses, ils parvinrent à la faire interdire comme insensée. Elle finit ses jours dans un couvent, où Jennie seule, la bonne Jennie lui porta des soins et des consolations.

Que le sort de Jennie était différent! On ne pouvait la voir entre son mari et ses enfans sans ressentir, pour elle, une vénération touchante. L'âge ne la rendit que plus intéressante aux yeux des gens de bien. Sa figure plaisait encore par une certaine fraîcheur qui naît de la sérénité de l'ame, par une expression de vertu qui répand sur la physionomie un charme inexpri-

mable. Elle s'était montrée si digne d'estime, dans tous les temps, qu'on s'apercevait à peine qu'elle eût vieilli. Son mari en était aussi enchanté, ses enfans ne voyaient personne à lui comparer; et Honorine elle-même, en recevant ses soins, ne pouvait se persuader qu'elles fussent du même âge l'une et l'autre.

Tu vois, ma chère Juliette, poursuivit le comte, qu'une haute condition ne préserve pas de la perversité du cœur, et que la vertu est aimable partout où elle se trouve.

Juliette convint du ridicule de son observation. On parla quelque temps de cette bonne et heureuse

Jennie, à qui chaque jeune fille souhaita de ressembler; et toute la famille remercia le comte du plaisir qu'il lui avait procuré cette soirée.

Quatrième Souper.

LA troisième semaine que Pamphile passait loin de son frère, paraissait trop longue à la tendre impatience du comte; il partit donc le mercredi matin de sa terre, et se rendit à Paris. Il alla descendre auprès du jardin du Luxembourg où demeurait madame Arsène. Il apprit que le capitaine était sorti avec sa nièce pour quelques emplettes, et que la petite Elisabeth jouait dans le jardin avec sa cousine Louise. Le comte alla trouver ses

jeunes enfans : il les aperçut l'une et l'autre assises au pied d'une statue de Minerve. Elles se faisaient des couronnes de roses. Le comte, les entendant parler, se tint caché derrière un if pour écouter leur conversation.

—Je pense que nous serons bien jolies avec nos couronnes de roses, disait Elisabeth, et je gage que Juliette et Victorine ne prendront pas de repos, qu'elles n'en aient fait aussi pour elles.

— Elles n'ont pas de roses, répliqua Louise; tu sais bien que nous ne touchons jamais aux fleurs du jardin de maman.

— Pourquoi cela, demanda Elisabeth?

— C'est qu'elle les aime beaucoup, reprit Louise. Nous dire que ces fleurs la réjouissent, n'est-ce pas nous défendre de les couper? Ta maman n'aime pas les roses?

— Je n'en sais rien; mais je n'ai jamais remarqué qu'elle me les vît cueillir avec peine, et plusieurs fois elle m'a aidée elle-même à en composer des bouquets.

— Tu es bien heureuse de n'être jamais contrariée!

— Jamais contrariée! dis-tu? C'est une erreur: je le suis vingt fois par jour.

— Je ne le croyais pas.

— Par exemple, quoique l'étude m'ennuie, je suis forcée de m'y livrer plusieurs heures par jour.

J'aimerais à me coucher aussi tard que maman; on m'envoie au lit de bonne heure, dans la crainte que les veillées n'altèrent ma santé. On ne me laisse sortir ni par la pluie, ni par une trop grande chaleur. Je ne finirais pas de te raconter toutes les petites contrariétés que j'éprouve.

— Mais enfin, répliqua Louise, tu n'es jamais mise en pénitence.

— Pas souvent, il est vrai, reprit Elisabeth : cependant jeudi dernier je l'ai échappé belle. Je me suis vue au moment de rester ici, tandis que maman partait pour aller chez notre grand-père.

—Oh! mon Dieu! s'écria Louise,

quel triste jour c'eût été pour toi!
Qu'avais-tu donc fait?

— Je veux bien te le dire, continua Elisabeth; mais garde-toi de le répéter à personne. Tu connais la petite Amélie qui vient ici quelquefois avec sa tante. Mercredi, elle jouait avec moi à la poupée; nous étions dans la salle verte; maman prenait le frais sur la terrasse. Nous fîmes la toilette à ma poupée. Je lui mis sa robe de gaze d'argent brodée en chenille bleue, avec un chapeau de crêpe de même couleur. Maman m'appela pour lui donner un livre; je laissai ma poupée à Amélie qui continua de la parer. Mais vois le peu de goût de cette jeune fille! Éblouie par l'é-

clat des paillettes d'or qui brodaient une ceinture de velours cramoisi, Amélie l'avait mise à la poupée. Je lui fis observer que le rouge n'allait pas avec le bleu, et qu'il fallait changer cette ceinture. Elle m'assura que ce velours pailleté produisait un effet si agréable; qu'il n'y avait pas moyen de le remplacer. Je répliquai avec douceur; elle y mit de l'obstination. L'impatience me saisit; je sommai vivement Amélie de me rendre ma poupée qu'elle tenait toujours. L'impertinente n'en tint aucun compte. Alors je m'efforçai de la gagner par des caresses; je lui promis des dragées, des rubans : tout fut inutile; je ne vis jamais de fille

si entêtée. Aucun autre moyen ne pouvant réussir, j'employai la force pour r'avoir ma poupée; elle me résista, je lui donnai un soufflet.... Maman accourut aux cris d'Amélie, et me voyant toute rouge de colère, elle me crut seule coupable.

— Vous n'irez point demain à Saint-Ildéfonse, me dit-elle.

A cet arrêt, je fondis en larmes et me jettai à ses pieds. Je la suppliai de m'écouter; je lui racontai tout ce qui venait de se passer; elle m'assura que l'obstination d'Amélie ne pouvait excuser mon emportement, et que j'étais d'autant plus coupable, que j'avais violé à son égard les devoirs de l'hospita-

lité. Il me semble que je ne vis jamais maman si indignée contre moi. J'eus beaucoup de peine à lui faire révoquer l'arrêt fatal, et je ne l'obtins qu'à force de prier et de pleurer. Quelle honte c'eût été pour moi d'être la première exclue du souper, et cela en présence de mon oncle Pamphile qui ne fait que d'arriver ! Je n'aurais point entendu l'histoire d'Honorine et de Jennie.

— A propos de cette histoire, dit Louise, je ne l'ai pas trouvée fort amusante : et toi, Elisabeth?

—Elle est sérieuse pour un enfant de ton âge, reprit Elisabeth. Moi qui suis plus raisonnable, je l'ai fort bien comprise ; toutefois j'aime autant l'âne volé.

— Je voudrais que mon papa nous racontât quelqu'aventure de petites filles de mon âge, poursuivit Louise; çela serait bien plus divertissant.

— Oui, pour toi, répliqua Elisabeth; mais pense-tu que nous et nos mères nous y prissions beaucoup de plaisir?

Le comte riait tout bas de la supériorité de raison qu'affectait Elisabeth, lorsque le capitaine revint avec madame Arsène. On se rendit le lendemain à Saint-Ildefonse, et le soir, lorsque le dessert se trouva servi, et que les domestiques se furent retirés, le comte dit à Louise avec un doux sourire:

— Il m'est revenu que Louise se

plaint du sérieux de nos histoires ; elle voudrait que je choisisse de jeunes héroïnes de son âge. Comme il est juste de contenter tout le monde, je vais raconter un trait estimable que firent deux petites sœurs, dont la plus âgée n'avait que six ans.

Elisabeth, un peu surprise de ce que son grand-père avait eu connaissance de leur entretien, rougit de crainte qu'il n'eût entendu aussi l'aventure d'Amélie ; elle se rassura cependant en voyant qu'il n'en disait pas davantage, et se disposa à écouter ce qu'on allait dire sur deux enfans aussi jeunes.

FANCHETTE ET LOUISE,

OU

LE MOUTON.

La pauvre Marie, veuve depuis deux ans, travaillait solitairement dans son foyer. Il était plus de minuit; ses deux petites filles, Fanchette et Louise, dormaient sur une mauvaise couchette, lorsqu'on frappa doucement à la porte; Marie se leva, un peu émue d'entendre heurter chez elle à cette heure, et demanda ce qu'on lui voulait.

— Je vous prie de me donner de la lumière, ma chère voisine, lui répondit-on.

Marie reconnut la voix de Bri-

gitte, sa voisine, et lui ouvrit sur-le-champ.

— Je vous ai fait peur, dit Brigitte en entrant ; ce n'était pourtant pas mon intention. Comme mon mari doit partir de grand matin pour aller à la foire, j'ai songé que ses guêtres avaient besoin de réparations, et je me suis levée pour les faire ; mais n'ayant point trouvé de feu dans mon foyer, et apercevant chez vous de la lumière, je suis venue vous en demander.

— Vous avez fort bien fait, répliqua Marie ; mais si vous n'avez point de feu chez vous, vous aurez grand froid à travailler : quoique le mien soit bien petit, je vous

offre d'en profiter : apportez ici votre ouvrage.

— Ah! bien volontiers, reprit Brigitte.

Elle alla aussitôt chercher les guêtres de son mari, et se mit à coudre auprès de la pauvre veuve.

— Je vous empêcherai peut-être de vous coucher, dit-elle à Marie ; vous avez veillé si tard la nuit dernière!

— Me coucher! reprit Marie, oh! je n'y songe pas, je vous assure. Il faut que je finisse de filer ce lin, sans quoi mes pauvres petites n'auraient pas de pain pour la journée.

— Mais le temps que vous passez

au service de la vieille Marcelle, ne vous est-il pas payé exactement ?

— Pendant la maladie de Louise, répliqua Marie, j'ai reçu deux semaines d'avance ; il faut bien maintenant me libérer : j'ai encore six jours à donner ainsi.

— Et pendant ce temps, vous veillez toutes les nuits, après avoir travaillé péniblement le jour ! Ma pauvre voisine, vous n'y résisterez pas, vous tomberez malade assurément.

— Quand j'en devrais mourir, reprit Marie en soupirant, comment ferais-je pour m'en dispenser ? Laisserai-je sans pain mes pauvres petites filles ?

— Que ne vendez-vous quelque chose en attendant ces six jours ?

— Eh! ma pauvre voisine, répliqua Marie, il faut avoir de quoi vendre. Est-ce ce méchant grabat sur lequel reposent mes enfans, qui me vaudrait quelqu'argent? ou la paillasse de mon lit? Qui voudrait acheter ce vieux coffre tout vermoulu, dans lequel je mets nos misérables nippes?

— Non, ma voisine, ce n'est pas cela que je veux dire. Mais qui vous empêche de vendre ce beau mouton que vous avez? Il est gras, il est jeune : vous en auriez, je gage, plus de dix-huit francs.

— Il est vrai, répondit Marie, et cependant je ne puis m'y décider; mes enfans ont beaucoup d'amitié pour lui. Irai-je leur causer un si

grand chagrin ? Pauvres petites ! C'est la seule joie qu'elles aient. Quand elles ont froid, ou que je n'ai qu'un mauvais morceau de pain sec à leur donner, elles s'amusent avec leur mouton ; et cela les console. Hélas ! ma chère voisine ; pardonnez-moi ma faiblesse ; mais j'aime mieux veiller toutes les nuits, que d'affliger le cœur de mes pauvres enfans.

Marie et sa voisine s'entretinrent ainsi jusqu'au jour. Lorsqu'elles eurent achevé leur ouvrage, elles se séparèrent. La veuve s'approcha du lit de ses enfans ; Fanchette ne dormait pas : après lui avoir donné un baiser, Marie sortit pour aller reporter son lin filé. Elle

mieux mourir que de faire un tel chagrin à mes pauvres petites. — Elles ont dit encore beaucoup de paroles : j'écoutais tout sans rien dire, et j'ai compris qu'il fallait vendre Sylvain, puisque cela peut empêcher notre mère de mourir.

— Vendre Sylvain ! reprit Louise en pleurant ; il ne sera donc plus à nous ?

— Mon Dieu non ! répliqua Fanchette prête à pleurer à son tour : on nous donnera de l'argent, et nous n'aurons plus de mouton.

— Qui est-ce donc qui le conduira au pâturage ?

— Je ne sais pas ; mais ce ne sera plus nous.

— Je ne veux pas vendre Sylvain, s'écria Louise en sanglottant.

— Mais si notre bonne mère allait mourir! poursuivit Fanchette, ne l'aimons-nous pas beaucoup plus que Sylvain?

— Comment cela l'empêchera-t-il de mourir? demanda Louise.

—Tu ne m'entends donc pas? reprit Fanchette. Nous donnerons Sylvain pour de l'argent, nous ne le verrons plus; mais cet argent qu'aura notre mère la dispensera de veiller toute la nuit pour nous gagner du pain en travaillant; elle pourra dormir comme nous.

— Est-ce qu'elle ne dort pas, Fanchette?

—Hélas! non. Tandis que nous

nous reposons depuis le soir jusqu'au matin, elle reste assise dans le foyer, et elle file toute la nuit.

— Pauvre chère maman ! s'écria Louise toute émue ; vendons Sylvain, afin qu'elle puisse dormir.

— Le veux-tu tout de bon, Louise ?

— Oui, je le veux, répondit Louise en pleurant.

— Tu ne changeras point de pensée ?

— Non, non, je te le promets.

— Allons trouver Brigitte, elle nous dira à qui il faut vendre notre pauvre Sylvain.

Les deux enfans se rendirent auprès de la voisine, et Fanchette lui fit part de la résolution qu'elles

venaient de prendre entre elles. Brigitte les loua et les affermit de plus en plus dans ce bon dessein, en leur faisant comprendre toute la peine que Marie prenait pour l'amour d'elles.

— Maintenant, mes bonnes petites, continua Brigitte, nous allons mener ensemble votre mouton chez François le boucher....

— Le boucher ! s'écria Fanchette en frémissant ; n'est-ce pas celui qui tue les agneaux ?

— Oui, sans doute ; il faut bien qu'il les tue pour les vendre.

— On tuera donc Sylvain ? continua Fanchette.

— Ne vaut-il pas mieux que Syl-

vain meure et que ta bonne mère vive? répliqua Brigitte.

— Cela est bien vrai, reprit Fanchette en pleurant.

— Qu'est-ce donc qu'on fera à Sylvain? demanda tristement Louise à sa sœur.

— On lui fera sans doute comme je vis faire à un petit agneau l'autre jour, répondit Fanchette : on lui étendit le cou, et on lui plongea un grand couteau. . . .

Elle ne put achever. Louise baissa la tête, et fondit en larmes. Sylvain bêla en cet instant; les deux sœurs se jetèrent sur lui en poussant des cris de douleur, que Brigitte eut beaucoup de peine à appaiser : enfin elles se résignèrent, et consen-

tirent à mener leur mouton chez le boucher. Chacune d'elles tenant la main de Brigitte, s'achemina tristement, les yeux en larmes et le cœur plein de soupirs. Sylvain les suivait gaîment, sans s'inquiéter de son sort, broutant par-ci par-là les herbes qu'il rencontrait sur son passage.

Brigitte, en entrant chez le boucher, lui dit que les petites filles de Marie lui amenaient leur mouton pour qu'il le leur achetât, et que l'argent servît à soulager leur mère. François, qui avait souvent engagé Marie à le lui vendre, en donna sur-le-champ dix-huit francs, que Brigitte remit à Fanchette. Fanchette ne put s'empêcher de s'écrier avec joie :

— Bon ! notre pauvre maman dormira cette nuit !

Louise sauta de plaisir à cette idée, et voulut voir aussi l'argent ; mais lorsqu'il fallut quitter Sylvain, les cris et les pleurs recommencèrent.

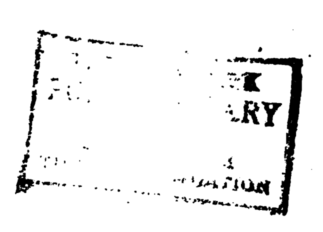
— Hélas ! maître François, disait Fanchette au boucher, si vous pouviez le garder sans lui enfoncer dans la gorge votre grand couteau !

— Il est si aimable, reprenait Louise ; vous prendriez plaisir à le voir vous suivre et manger dans votre main.

François leur dit qu'il y songerait, ne voulant pas les désoler davantage. On enferma Sylvain, et ses jeunes maîtresses s'en retournè-



Hélas! Maitre-François si vous pouvié, le garder sans lui enfoncer dans la gorge votre grand Couteau!



rent avec Brigitte, qui ne s'occupa, pendant le chemin, qu'à leur faire envisager le bon côté de l'action qu'elles venaient de faire.

Lorsque Marie revint de sa journée, ses deux petites filles se jetèrent dans ses bras en lui montrant les dix-huit francs.

— Voyez-vous, maman? vous ne passerez plus les nuits à travailler; vous dormirez et vous ne mourrez pas.

— D'où vient cet argent? demanda Marie.

— Nous avons vendu Sylvain, s'écria Fanchette.

— Oui, ajouta Louise en retenant ses pleurs; François a dit que

peut-être il ne lui mettrait pas son grand couteau dans la gorge.

— Pauvres petites! répliqua Marie attendrie: ce sacrifice a dû vous coûter beaucoup. Qui vous en a donné le conseil?

Fanchette raconta à sa mère ce qu'elle avait entendu la nuit, leur entretien dans le petit pré, et ce qui s'en était suivi. Marie était si contente de leur bonne action, qu'elle en pleurait de joie en leur prodiguant les plus tendres caresses. Fanchette et Louise ne voulurent jamais s'endormir, que leur mère ne se fût aussi couchée: lorsqu'elles la virent dans son lit, elles se souhaitèrent le bonsoir en s'embrassant.

Pendant qu'elles reposaient ensemble sur leur petite couchette à côté de la bonne Marie, qui bénissait Dieu de lui avoir donné des enfans si aimables, Sylvain, le fidèle Sylvain, enfermé avec d'autres victimes comme lui, bêlait tristement après ses jeunes compagnes. Une dame qui composait une histoire naïve dans un appartement voisin du boucher, fut troublée par les cris répétés du mouton; elle appela sa vieille gouvernante, qui, au lieu de lui répondre, dormait au coin du foyer. La dame la voyant plongée dans un si profond sommeil, ne voulut pas la réveiller; elle descendit elle-même chez le boucher pour savoir s'il n'y avait

aucun moyen de faire taire l'importun mouton. La fille du boucher lui raconta ce qui regardait ce pauvre animal. La dame, touchée de la conduite de Fanchette et de Louise, désira les récompenser en leur rendant le fidèle Sylvain; elle le racheta du boucher pour un louis d'or, et dès le lendemain matin elle voulut le ramener elle-même chez Marie; mais à peine Sylvain fut-il en liberté, qu'il courut précipitamment à son premier asile, où il arriva en bêlant. A cette voix si connue, Fanchette et Louise, qui étaient encore couchées, sautèrent à demi-nues dans la chambre, et se hâtèrent d'ouvrir la porte à Sylvain. Elles appelèrent

Marie qui se trouvait chez Brigitte, et lui montrèrent Sylvain avec des transports de joie inexprimables. Marie fut obligée de changer cette joie en douleur, en leur déclarant qu'elles ne pouvaient garder le mouton sans rendre l'argent; que probablement Sylvain s'était échappé, et qu'il fallait le reconduire tout de suite à François. Les pleurs recommencèrent à couler. Marie, trop sensible à leur chagrin, voulait reporter l'argent; mais Fanchette essuyant ses larmes, la pria de l'habiller pour qu'elle allât reconduire Sylvain.

La dame qui avait racheté le mouton arriva en ce moment: elle apprit aux deux sœurs que l'argent

et le mouton leur appartenaient de bon droit. Marie lui rendit grâce de sa générosité ; Fanchette et Louise lui firent chacune une petite révérence, et se remirent à caresser Sylvain en faisant mille folies. La dame, tout en s'applaudissant de les avoir rendues si heureuses, donna encore quelqu'argent à Marie, et se retira pour aller écrire cette petite histoire qui ne devait pas être la moins jolie de son recueil.

Le comte cherchait Louise pour lui demander si elle était contente de son histoire, lorsqu'il sentit ses deux petits bras lui entourer le cou ; elle était grimpée derrière son fauteuil pour l'embrasser, tant elle

était ravie du récit qu'il venait de lui faire; elle l'assura que cela était beaucoup plus joli que ses autres histoires. Le reste de la famille y avait pris aussi infiniment de plaisir, et le capitaine se leva, en disant d'un air tout honteux : —Morbleu ! mon frère, vous me rendez plus enfant que ces petits eux-mêmes ; et tout vieux que me voilà, je voudrais vous entendre raconter jusqu'à demain.

Cinquième Souper.

—

Pour cette fois le capitaine ne suivit point la compagnie; il resta au château, afin de donner à son frère toute la semaine suivante.

— Bon, disait-il en se frottant les mains, voilà tous ces marmots éloignés; nous allons enfin jouir de nous-mêmes. A notre âge, rien n'est si doux que le repos; mais il n'y faut seulement pas songer au milieu de cette bande joyeuse : c'est pis qu'un gros temps, et il me semble toujours que je suis sur le

tillac. Vous ne dites rien, mon frère. Morbleu ! je crois que vous avez la faiblesse de regretter ces petits tapageurs ?

— Il est vrai, mon cher Pamphile, ce bruit, tout importun qu'il vous paraît, est mêlé pour moi de si doux sentimens, que je ne puis m'empêcher de m'y complaire. Toutefois, mon frère, mes enfans ne me laissent point seuls ; et l'amitié que j'ai pour vous est bien capable, je vous jure, de me dédommager de leur absence.

Le capitaine sourit et serra la main de son frère. Ils se mirent ensuite à causer, et l'entretien tomba naturellement sur les petits *tapageurs*. Le comte s'aperçut avec

plaisir que Pamphile ne tarissait point sur ce sujet. Tout en répétant que c'est une faiblesse d'aimer trop les enfans, il donnait à chaque instant la preuve que son cœur sensible n'était pas exempt de cette douce impression. Le lendemain après avoir paru tout le matin inquiet et rêveur, il proposa à son frère une partie de chasse. Le comte jugea que ce repos dont il se réjouissait, commençait à lui peser, et que l'absence du reste de la famille avait laissé du vide dans son ame. Le dimanche, il plut toute la journée. Pamphile se promenait sur une galerie en fumant sa pipe, lorsqu'il s'écria en voyant entrer le comte :

— Morbleu ! mon frère, je pensais tout-à-l'heure que ce château est beaucoup trop grand pour nous deux. Pourquoi Arsène qui est veuve ne vient-elle pas l'habiter?

— J'en ai eu plusieurs fois la pensée, répondit le comte; mais l'éducation de sa fille s'y oppose.

— Mon cher frère, ajouta Pamphile, quelques momens après, comment faisiez-vous pour passer ici, tout seul, ces mortels huit jours?.... Il s'arrêta un peu confus; le comte sourit, et répliqua :

— Je m'occupais de l'intérêt de mes enfans; j'améliorais mes terres, et je vivais loin d'eux à la campagne pour qu'ils eussent à la ville une existence plus agréable.

— Je vois que vous êtes aussi bon père que vous étiez bon fils, s'écria Pamphile avec attendrissement.

Il continua de fumer sa pipe, et de s'ennuyer de l'absence de ses neveux sans oser se l'avouer à lui-même ; enfin ne pouvant plus y tenir, il partit dès le mardi matin avant le lever du comte, et s'en fut descendre chez M. Théodore. Le comte le railla doucement lorsqu'il le vit arriver le jeudi avec le reste de la famille. On passa fort agréablement la journée que le comte termina, comme à l'ordinaire, par l'histoire suivante.

LE VIEUX SERVITEUR.

Avec un bon cœur, de l'esprit et de la droiture, M. Léonard ne faisait point le bonheur de sa famille. La violence de son caractère l'emportait sur ces heureuses qualités, et le rendait quelquefois le plus méchant des hommes. Sa femme épuisait en vain, pour l'appaiser, toute la douceur et la modération dont la nature l'avait douée. Le jeune Edmond, son fils, plus frappé de ces mouvemens terribles que de la tendresse qu'il lui témoignait dans d'autres occasions, était toujours contraint et tremblant en sa présence. Un seul personnage osait quelquefois essayer de le ra-

mener à la raison : c'était Maurice, vieux serviteur qui l'avait vu naître, et qui, depuis 60 ans, était attaché à sa famille. M. Léonard, sans avoir pour lui tous les égards que la vieillesse et sa fidélité méritaient, conservait cependant une certaine retenue envers cet homme vénérable.

Brouillé avec tous ses voisins qui s'éloignaient de lui dès que son humeur fougueuse venait à se manifester, M. Léonard aimait mieux se plaindre de leur conduite que d'avouer les torts de la sienne. Dans son dépit, il chercha querelle à l'un d'entre eux au sujet des limites d'un bois. Le voisin, honnête homme, mais incapable de céder une chose qu'il savait lui appartenir, soutint

vivement ses prétentions. Un procès allait s'engager, lorsque Maurice, qui connaissait depuis long-temps toutes les bornes du territoire de M. Léonard, prévint son maître qu'il s'obstinait fort injustement dans cette affaire. M. Léonard lui répliqua sèchement qu'il avait ses titres. Le procès s'entama. M. Léonard croyait avoir raison, parce qu'il le désirait : non qu'une mince portion de bois tentât son ambition; mais parce qu'il lui semblait que son amour-propre y était intéressé. Le titre sur lequel il se fondait n'avait rien de précis ; lorsqu'il fallut s'en rapporter à des témoignages, il pria Maurice de déposer en sa faveur.

— Ne l'espérez pas, répondit le vieux serviteur; je n'ai jamais su mentir, je ne me souillerai pas de ce péché à l'âge de soixante-dix-huit ans. J'ai fait mon devoir en vous avertissant que votre prétention est injuste; vous ne m'avez pas cru : maintenant je ne trahirai pas ma conscience pour vous satisfaire.

M. Léonard en fureur le traita d'ingrat, de méchant, et lui ordonna de lui présenter le mémoire du montant de ses gages.

Il est temps, ajouta-t-il, que je me défasse d'un serviteur indigne de mes bontés, et qui porte l'audace jusqu'à oublier que je suis son maître et qu'il est mon valet.

A ces paroles dures qui lui per-

çaient le cœur, Maurice ne répliqua rien; il se retira dans sa chambre et se mit à pleurer amèrement. M. Léonard, ne voulant pas se laisser le temps de s'attendrir, envoya chercher aussitôt un autre domestique. A la vue de cet étranger, madame Léonard et son fils se rendirent auprès de Maurice avec une tendre inquiétude. Edmond l'embrassa en pleurant, madame Léonard lui adressant la parole :

— Eh quoi! bon vieillard, lui dit-elle, est-il possible que vous songiez à nous quitter? Quelle que soit la violence de mon mari, il vous aime, et vous seul avez ici quelque empire sur son esprit.

Maurice leva la tête avec surprise.

— Tu voudrais en vain nous le cacher, s'écria Edmond en sanglotant; nous avons vu celui qui te remplace.

— Vous l'avez vu, reprit vivement Maurice? Est-il possible que mon maître......? Quoi! il serait assez ingrat....

Alors il leur raconta d'un ton ému ce qui venait de se passer. Madame Léonard, touchée de la douleur de ce vieillard, l'assura que le repentir ne tarderait point à naître dans l'ame de son époux; qu'il fallait lui pardonner une action inspirée par la colère....

— Non, non, interrompit Maurice avec indignation, il ne m'aime plus; je dois le quitter pour ja-

mais. Je sais qu'il est violent; mais avoir déjà fait choix d'un autre serviteur ! . . . Ah! n'en doutons point, c'est en vain que j'ai fermé les yeux à son respectable père, que je l'ai porté lui-même dans mes bras; et que j'ai reçu son propre fils lorsqu'il est venu au monde : je lui suis à charge dans ma vieillesse; il a oublié mes longs services et le dévouement que je lui ai toujours montré.

Maurice pleurait amèrement en prononçant ces paroles; mais sa résolution était prise; l'indignation régnait au fond de son cœur. Edmond baignait ses mains de larmes; madame Léonard lui donnait aussi des marques d'estime et de regret.

Maurice sortit le jour même de cette maison sans rien demander à son maître, n'emportant avec lui que quelques épargnes et un petit paquet de ses vêtemens, dont un jeune valet se chargea par l'ordre de madame Léonard.

M. Léonard n'apprit pas sans quelque émotion la retraite de ce bon vieillard. Il s'attendait à le voir tenter quelque moyen de rentrer en grâce. Piqué de sa conduite, il imposa silence au sentiment secret qui lui parlait en sa faveur, et envoya à Maurice l'argent que ce serviteur n'avait pas daigné réclamer.

Retiré dans une modeste hôtellerie à l'extrémité de la ville, Mau-

rice vivait, sinon heureux, au moins assez en paix, lorsqu'il fut atteint d'une attaque de goutte, pendant laquelle on lui vola tout son argent. Edmond allait souvent le visiter à l'insu de son père, lui apportant de légères provisions de dessert dont il se privait pour Maurice. La société de cet enfant qu'il avait vu naître faisait la consolation du bon vieillard, qui pleurait de joie toutes les fois qu'il le voyait assis à son chevet. Madame Léonard, sans en rien témoigner, approuvait au fond de son cœur la conduite de son fils, et doublait toujours les portions qu'elle lui servait à table. Ces douceurs étaient agréables au pauvre Maurice, qui

n'avait presque plus d'appétit; mais elles ne le sauvaient pas de la cruelle position dans laquelle il se trouvait depuis qu'il avait été volé. Edmond ignorait encore son malheur, lorsqu'un jour il fut témoin des menaces que l'hôte de Maurice lui fit de le mettre dehors, s'il ne le payait point. Edmond, saisi de pitié à la vue de ce vieillard souffrant, pria l'hôte inhumain de se retirer, en lui promettant de le satisfaire avant la fin du jour. Il alla aussitôt se jeter aux genoux de sa mère, pour la supplier de venir au secours de Maurice. Madame Léonard n'avait point d'argent. N'osant en demander à son mari, elle vendit secrètement une paire de bou-

cles d'oreilles. Cet argent appaisa l'hôte de Maurice; mais comme il ne pouvait durer long-temps, et que le vieillard ne voulait point abuser de la générosité d'Edmond et de sa mère, il demanda à être transporté dans un hospice. Edmond le supplia, tout en pleurs, de ne point lui faire un si grand chagrin; il lui jura mille fois de ne jamais l'abandonner. Maurice, profondément touché de la tendresse de cet enfant, s'efforça en vain de lui adoucir cette idée : Edmond ne pouvait rien écouter. Le même jour, craignant d'importuner sa mère, il se décida à vendre une belle édition de l'Iliade, qu'il avait reçue pour prix dans ses classes.

A peine fut-il entré dans la boutique du libraire avec lequel il comptait s'arranger, qu'il aperçut son père assis auprès du comptoir; Edmond fut si troublé de cette rencontre, qu'il laissa tomber tous ses livres.

— Que faites-vous ici, mon fils? s'écria M. Léonard avec une grande surprise; et pourquoi toute cette bibliothèque?

Edmond rougissait, bégayait. Redoutant la colère de son père, il ne put que lui presser les mains en pleurant. M. Léonard, péniblement affecté du trouble dans lequel il voyait son fils, le conduisit à l'écart, et le pria avec douceur de lui avouer la vérité, lui déclarant

d'avance qu'il était prêt à lui pardonner sa faute. Enhardi par cette modération inattendue, Edmond lui répondit, en baissant les yeux, qu'il venait vendre ses livres pour empêcher Maurice d'aller à l'hôpital.

Ce peu de mots fut un trait de lumière pour M. Léonard. Un mélange de repentir et d'attendrissement le saisit tellement, que ses yeux se remplirent de larmes.

— Conduis-moi auprès de Maurice, dit-il à son fils en l'embrassant.

Edmond, au comble de la joie, ne se fit pas répéter cet ordre. En approchant de l'hôtellerie, ils trouvèrent un brancard, sur lequel un vieillard, enveloppé de couvertu-

rès, reposait étendu : c'était Maurice qu'on portait à l'hôpital. M. Léonard retint Edmond qui voulait se jeter sur lui, et ayant dit deux mots aux porteurs, il fit conduire chez lui le malade. Maurice, qui était très-souffrant, ne s'aperçut point de cette rencontre. On le porta tout enveloppé dans le lit qu'il avait occupé si long-temps. Le vieillard promenait ses yeux avec surprise sur tout ce qu'il pouvait remarquer; il n'osait les en croire, et pensait être dans le délire de la fièvre. Enfin il aperçut Edmond; des pleurs baignèrent ses joues vénérables; il étendit vers lui ses faibles bras.

— Mon fils ! mon cher fils ! s'écria-t-il, vous m'avez donc

suivi !.... Embrassez-moi, afin que je sois sûr de n'être point trompé par une douce vision... car mes yeux m'abusent assurément.... je ne sais où je suis...

— Quoi ! s'écria Edmond en le pressant dans ses bras, ne reconnais-tu pas ton lit, ta chambre ?

— Il me semble, continua Maurice, que voici la maison de M. Léonard....

— Elle est aussi la tienne, bon vieillard, interrompit M. Léonard en l'embrassant ; oublie mon ingratitude, et ne nous quitte jamais.

Maurice pleura de joie lorsqu'il entendit ces paroles. Madame Léonard vint à son tour lui témoigner tout le plaisir qu'elle avait de le

revoir au milieu d'eux. La satisfaction qu'il éprouvait, jointe aux tendres soins qu'on lui prodigua, accéléra sa guérison, et prolongea ses jours. Il n'appelait jamais Edmond que son petit bienfaiteur. Pour M. Léonard, frappé de la dureté dont il s'était rendu coupable en s'abandonnant aux impressions de la colère, il parvint, sinon à vaincre entièrement ce défaut, au moins à le modérer beaucoup.

— Je croyais, mon papa, dit Gustave, que la colère n'était qu'un mouvement passager; cependant il me semble que celle de M. Léonard a duré long-temps.

— Il est bien vrai, répondit le comte, que cette violence de carac-

tère qui porte un bon cœur à s'oublier, n'est jamais de longue durée; mais souvent l'amour-propre en prolonge les effets. La honte de convenir de sa faute empêche de la réparer, et le cœur la désavoue long-temps en secret, avant que la conduite se conforme aux vœux du repentir.

Sixième Souper.

Comme il se trouvait plusieurs fêtes dans les huit jours qui devaient s'écouler jusqu'au souper suivant, les jeunes demoiselles obtinrent la permission de rester au château avec leurs mères : pour les jeunes gens dont les études sont plus sérieuses, ils retournèrent à Paris.

Le mercredi au soir, les dames étaient rassemblées sur la terrasse, lorsqu'on vit le capitaine entrer dans la cour, suivi de deux hommes dont l'un portait sur le dos une

grande boëte et l'autre jouait de la vielle.

— Mes enfans, s'écria Pamphile, je vous amène la lanterne magique. Ces pauvres Auvergnats sont fatigués; au lieu d'aller dépenser leur argent dans une hôtellerie, ils souperont et coucheront au château.

Au seul mot de *lanterne magique*, les demoiselles s'étaient mises à courir comme des folles au-devant de celui qui la portait : il fallut cependant modérer cette ardeur. Madame Caroline, jugeant que les Auvergnats avaient besoin de manger, les engagea d'abord à se mettre à table; et ce ne fut encore qu'après le souper de la famille qu'ils reçurent l'invitation de commencer

leur spectacle. Un grand drap blanc fut tendu sur la tapisserie : on éteignit les lumières; et pendant que le plus âgé arrangeait ses tableaux, son compagnon jouait sur la vielle des airs de son pays.

On vit d'abord un fleuve, dans les eaux duquel une princesse se baignait; une de ses suivantes, ayant atteint un berceau flottant, présentait à la princesse un bel enfant qu'elle en avait retiré. C'était Moïse.

— Le voici encore, continua l'Auvergnat en passant un autre verre dans sa lanterne; il garde les troupeaux de son beau-père sur le mont Horeb. Voyez-vous cette masse ardente? C'est le buisson de feu qui brûlait sans se consumer,

et duquel sortit une voix qui ordonna à Moïse d'aller en Egypte, pour délivrer ses frères de l'esclavage.

Regardez à présent ce trône magnifique sur lequel un homme est assis; à sa couronne d'or on le reconnaît pour le roi d'Egypte, le puissant Pharaon. Ces trois vilains personnages sont des magiciens que Moïse va confondre avec une simple baguette.

Les enfans rirent beaucoup de la figure grotesque des magiciens: l'un avait un nez aussi long que le bras; le menton du second, garni d'une barbe pointue, formait un croissant avec son nez; et le troisième laissait voir quatre dents qui

lui sortaient de la bouche comme des défenses d'éléphant. Après avoir laissé rire ses jeunes spectatrices, l'Auvergnat reprit d'un ton emphatique :

— Regardez, regardez, Messieurs, cet être qui vole en silence, armé d'une longue faulx : c'est l'ange de la mort qui frappe tous les premiers nés des Egyptiens, pour les punir de leur obstination à retenir les enfans de Jacob. Le voilà qui marque à droite et à gauche les maisons que Dieu lui a désignées ; mais il ne touche point à celles des Israélites.

Voilà le plus étonnant de tous les tableaux ; c'est la mer rouge qui s'est entr'ouverte pour laisser pas-

ser le peuple de Dieu. Voyez-vous la colonne de fumée qui marche à leur tête, et Moïse qui est toujours armé de la verge sacrée? Le peuple achève de toucher au rivage. Pharaon, monté sur son chariot, arrive avec toute son armée; il ose entrer dans cette route miraculeuse; mais tout-à-coup les murs s'en écroulent, les vagues reprennent leurs cours, et les Egyptiens périssent avec toutes leurs armes et leurs chevaux.

La vielle joua de nouveau. Les Demoiselles se plaignaient de ce que le spectacle fût déjà fini, lorsque l'Auvergnat leur annonça des marionnettes. Les lumières rallumées, l'Auvergnat les disposa de

manière à éclairer un petit théâtre contenu dans une partie de la boëte qui renfermait la lanterne magique. Une petite marionnette, habillée en pêcheur, se trouvait assise au bord d'une rivière, ayant une ligne tendue à ses côtés. En attendant que le poisson fût pris, le pêcheur se plaignait de son extrême misère.

— Hélas! disait-il, je n'ai pas une livre de pain à mon service, et si je n'attrappe aujourd'hui quelques poissons, je ne sais comment je ferai pour vivre demain.

A peine a-t-il dit ces paroles, qu'il s'aperçoit que quelque chose tient à l'hameçon : il tire sa ligne avec une joie inquiète ; il voit une carpe magnifique. Le pêcheur rend

Hélas! je n'ai pas une livre de Pain à mon Service......

grâce à Dieu, et jette la carpe dans son panier. Tout-à-coup une voix plaintive s'est élevée, le pêcheur recule de surprise en écoutant la carpe lui adresser ces paroles :

— O pêcheur! ne sois pas si étonné. Le ciel qui sait combien il m'est utile de te fléchir m'accorde la faveur de me faire entendre de toi. J'ai des petits qui ne peuvent encore se passer de mes secours; j'ai un père qui est aveugle, et que je prends soin de nourrir; mes petits et mon père meurront si tu m'ôtes la vie. Replonge-moi dans cette eau, bon pêcheur; le ciel te rendra au centuple le prix de ta miséricorde.

Le pêcheur incertain se con-

sulte sur ce qu'il doit faire. D'un côté, il considère la beauté de la carpe et le besoin qu'il a de vendre ; de l'autre, il se sent touché des plaintes de ce malheureux poisson, qui ne demande à vivre que pour conserver l'existence de sa famille. Ce dernier sentiment l'emporte ; il jette la carpe dans la rivière. Au même instant, on voit son pauvre habit se changer en une étoffe toute brillante d'or et d'argent. Le pêcheur ne s'aperçoit pas de cette métamorphose ; mais lorsqu'il veut tendre sa ligne de nouveau, il trouve qu'elle est devenue d'or, ainsi que le panier. Son bel habit frappe alors ses regards. Étourdi, confus de tant de mer-

veillé, il reprend le chemin de sa cabane. La nuit est venue; des milliers d'oiseaux portant, chacun dans son bec, une lampe allumée, volent autour de lui et l'éclairent dans sa marche. Le pêcheur arrive à sa cabane, qu'il trouve changée en un palais magnifique; il entend une musique et des voix qui l'invitent à jouir des bienfaits que sa miséricorde lui a valus : enfin une belle Fée, assise sur un globe de cristal que soutiennent des papillons lui apparaît au milieu d'une éclatante lumière.

— Pêcheur, lui dit-elle d'un air agréable, ce palais t'appartient avec toutes les richesses qu'il renferme; je t'en fais don, parce que

du sein de ta misère tu as fait du bien à un être encore plus à plaindre que toi.

Après avoir dit ces pardes, et sans laisser au pêcheur le tenps de la remercier, elle s'élève dans les airs, sur son globe de crista, aussi légèrement que fait une balle de savon. Une traînée de lumière marque loug-temps sa route. Le pêcheur la suit encore des yeux, lorsque ses nouveaux seviteurs sortent en foule du palais, et viennent se prosterner à ses pieds. Les marionnettes exécutèrent alors des dansse grotesques qui amusèrent beaucoup les Demoiselles.

Lorsque le spectacle fut fini, et que les Auvergnats se furent reti-

rés, Pamphile remarqua que l'histoire du pêcheur n'était pas terminée, et qu'il en avait autrefois entendu raconter la fin. Ses nièces le prièrent instamment de la leur apprendre; mais comme il était tard, le comte invita son frère à remettre son récit au lendemain.

— Nos petits Messieurs ne seront pas fâchés de partager ce plaisir, ajouta-t-il; nous garderons la lanterne magique pour qu'ils s'en amusent à leur tour, et la fin de l'histoire du pêcheur terminera notre après-souper.

Les Demoiselles se consolèrent de ce retard, en songeant qu'elles jouiraient de nouveau du spectacle auquel elles venaient d'assister.

L'augmentation de la société rendit les plaisirs du lendemain encore plus agréables. C'était un jour de fête. Le capitaine était sorti de table un peu avant les autres. A la fin du dîner, on le trouva dans l'avenue, entouré d'une douzaine de petits paysans qu'il excitait à danser au son de la vielle. Les petits enfans du comte s'élancèrent au milieu d'eux, et se mirent à danser gaiement avec ces jeunes villageois. Juliette seule se tenait à l'écart. Pamphile lui demanda brusquement si elle avait mal au pied, et sans attendre sa réponse, il saisit sa main et la mit dans celle d'une charmante petite fille de son âge. Juliette n'osant pas résister, alla

danser en rougissant; mais on remarqua qu'elle demeura toujours un peu sérieuse.

Le comte, fort satisfait de cette petite fête, voulut régaler les jeunes paysans, et leur donner le plaisir de voir les marionnettes. Comme la lanterne magique ne pouvait se montrer que le soir, on ne leur en parla point, et ils se retirèrent bien contens de leur journée. Les petits enfans du comte, pour qui les amusemens devaient se prolonger, saluèrent la nuit par des transports de joie. On se mit à table aussitôt après le spectacle, et au dessert, Pamphile raconta de cette manière la fin de l'histoire du pêcheur :

—Vous avez vu, mes amis, par quelle aventure le pêcheur avait été tiré de la misère pour jouir d'une grande opulence. Son palais était l'ouvrage d'une Fée : c'est dire assez qu'on ne voit rien de si magnifique. Des pierres précieuses, travaillées avec un art inimitable, s'y faisaient remarquer partout avec profusion; et la finesse des étoffes qui le décoraient était telle, que le tissu même des roses paraissait grossier auprès d'elles. Les dehors du palais répondaient à sa magnificence intérieure. De beaux ombrages, d'élégantes fontaines où l'eau jaillissait sous diverses formes, des gazons entremêlés de fleurs, ravissaient la vue de toutes

parts. Les fruits des quatre parties du monde mûrissaient ensemble dans de vastes vergers, et les bois magiques qui environnaient le palais étaient devenus le domicile de tous les animaux qui fournissent à l'homme une chair délicate.

Tant de félicité corrompit l'ame du pêcheur. Peu-à-peu sa reconnaissance envers la Fée diminua ; il jugea de son mérite par le bonheur dont il jouissait, et finit par se persuader qu'il était digne de beaucoup plus de richesses. Il devint un maître impérieux et difficile. Son esprit fantasque et bisarre inventa mille désirs, qu'il fallut satisfaire à quelque prix que ce fût.

Une nuit qu'il n'avait pas aussi bien sommeillé qu'à son ordinaire, il imagina de se faire faire un lit avec des aigrettes d'oiseaux de paradis. Ces oiseaux, dont les plumes ressemblent à de la soie, sont d'une légèreté extrême. Quoiqu'il y en eût dans ses jardins, il paraissait bien difficile de lui composer un lit avec leur seule aigrette, dans le court espace d'une journée, ainsi qu'il l'exigeait. Ses gens se répandirent dans ses jardins. Les uns tendaient des filets; les autres tuaient les oiseaux à coups de flèches. La Fée, témoin invisible de tout ce qui se passait, eut pitié de la peine que prenaient ces pauvres serviteurs, déjà excédés de fatigue.

Elle avança leur ouvrage sans qu'ils s'en aperçussent, et le lit se trouva prêt pour le soir. Son secours n'empêcha point la plupart de ces malheureux d'être frappés de maladie. Les uns furent atteints de la pleurésie ; les autres gardèrent la fièvre ; trois ou quatre moururent sans que le pêcheur daignât s'occuper d'eux. Une autre fois ayant remarqué un figuier sauvage, placé dans le flanc d'un rocher extrêmement périlleux, il voulut absolument goûter de ses fruits. On lui représenta vainement que leur goût lui paraîtrait insupportable, et qu'il pouvait cueillir sans peine dans ses jardins des fruits bien autrement délicieux : il voulut obsti-

nément des figues sauvages. Deux hommes s'estropièrent dans cette nouvelle entreprise ; le troisième allait peut-être se tuer sans le secours de la Fée : elle le retint d'une main invisible sur le bord de l'abîme, et envoya un vent frais qui, en agitant le figuier, fit tomber quelques fruits aux pieds du pêcheur.

La Fée se lassa de tant de mauvaises actions ; elle résolut d'y mettre fin. Le pêcheur, en se promenant, vit une troupe de cailles qui passait d'un pays dans un autre. Une d'elles s'était abattue à peu de distance de lui ; il courut s'en saisir, et la trouvant grasse, il la porta à son cuisinier pour qu'il l'accom-

modât. Le pauvre oiseau, prêt à être tué, s'échappa, et alla se réfugier dans le sein du pêcheur, à qui il parla ainsi :

— O vous qui êtes si heureux qu'aucune félicité n'approche de la vôtre, ayez pitié de moi! Je suis encore un enfant : je suivais mon père et ma mère dans leur voyage; ils m'ont permis de me reposer un instant dans la prairie où je suis tombée près de vous. Hélas! ils mourront de chagrin s'ils ne me voient pas revenir. Vous avez tant de mets plus délicieux, qu'il vous en coûtera peu de m'accorder la vie!

— Tu as beau faire la belle parleuse, répondit le pêcheur, tu ne

m'échapperas pas. Puisque tu es jeune, tu dois être tendre, et je prétends bien me régaler de toi.

En disant ces mots, il essaie de la saisir de nouveau; mais elle lui échappe, et se change en une belle personne, que le pêcheur reconnut pour la Fée. Elle lança sur lui un regard plein de colère.

— Malheureux! s'écria-t-elle, il est donc vrai que tu as perdu toutes tes bonnes qualités, depuis que tu es devenu riche! C'en est trop; je ne saurais te pardonner plus longtemps : je t'ai éprouvé sous la figure d'une carpe; je viens de t'éprouver encore sous celle d'un pauvre oiseau de passage : tu n'es pas fait pour le bonheur.

Elle agita une baguette d'or qu'elle tenait à la main. Le palais s'évanouit et fut remplacé par la méchante cabane qui y était auparavant. Le pêcheur jeta un grand cri et s'éveilla ; car il s'était endormi au bord de la rivière, et tout ce qui venait de lui arriver n'était qu'un songe : il se retrouva pauvre et assis à côté de sa ligne. Ce rêve l'avait singulièrement frappé.

— Est-il possible, s'écria-t-il, que les richesses me rendraient tel que je me suis trouvé en songe, et que j'en vinsse au point de compter pour rien la vie des hommes ? Si cela est ainsi, je ne me plaindrai plus de ma misère ; car je sens

qu'il vaut mieux être pauvre et vertueux, qu'opulent et pervers.

Il se leva et trouva une belle anguille au bout de sa ligne. Plusieurs poissons s'étaient pris aussi dans une nasse qu'il avait tendue entre des roseaux. Satisfait de sa pêche, il s'en alla dans sa cabane en remerciant la Providence.

Le bon capitaine reçut bien des caresses pour prix de sa complaisance. On le pria avec tant de grâce de s'engager à raconter aussi de temps en temps quelques histoires, que sans savoir encore comment il s'y prendrait, il promit tout ce qu'on voulut.

FIN DU TOME PREMIER.

